POINTS

Audrey
Fella

Hildegarde de Bingen

Corps et âme en Dieu

INÉDIT

SAGESSES

Audrey Fella

Hildegarde de Bingen

Corps et âme en Dieu

Éditions Points

Dans la même série

François d'Assise
La joie parfaite
Textes choisis et présentés
par Stéphane Barsacq

Saint Augustin
Le temps de Dieu
Textes choisis et présentés par Éric Bidot

Thérèse d'Avila
L'aventure de Dieu
Textes choisis et présentés
par Véronique Donard

Thérèse de Lisieux
La confiance et l'abandon
Textes choisis et présentés
par Patrick Autréaux

Charles de Foucauld
L'explorateur fraternel
Textes choisis et présentés par Antoine de Meaux

Maître Eckhart
Être Dieu en Dieu
TEXTES CHOISIS ET PRÉSENTÉS
PAR BENOÎT BEYER DE RYKE

Catherine de Sienne
Le feu de la sainteté
TEXTES CHOISIS ET PRÉSENTÉS PAR CHRISTIANE RANCÉ

Simone Weil
Le ravissement de la raison
TEXTES CHOISIS ET PRÉSENTÉS
PAR STÉPHANE BARSACQ

Rainer Maria Rilke
L'amour inexaucé
TEXTES CHOISIS ET PRÉSENTÉS PAR FABRICE MIDAL

Padre Pio
Le témoin
TEXTES CHOISIS ET PRÉSENTÉS PAR JOACHIM BOUFLET

Śaṃkara
La quête de l'être
TEXTES TRADUITS, CHOISIS ET PRÉSENTÉS
PAR MICHEL ANGOT

Bouddha
Le diamant et le feu
TEXTES CHOISIS ET PRÉSENTÉS PAR CARISSE BUSQUET

Confucius
L'appel à la rectitude
Textes choisis et présentés par Jacques Sancery

Ramana Maharshi
Le libéré-vivant
Textes choisis et présentés
par Ysé Tardan-Masquelier

Maîtres hassidiques
S'unir au divin
Textes traduits, choisis et présentés
par Jean-Rémi Alisse

Lou Andreas-Salomé
L'école de la vie
Textes choisis et présentés
par Élisabeth Barillé

Marcel Proust
La solitude et la création
Textes choisis et présentés
par Jean-Pierre Jossua

Zhuang zi
L'éveil au Tao
Textes choisis et présentés
par Jacques Sancery

Rûmî

La religion de l'amour
Textes choisis et présentés par Leili Anvar

Krishnamurti
Figure de la liberté
Textes choisis et présentés par Isabelle Clerc

Sri Aurobindo
La force du yoga
Textes choisis et présentés
par Pierre Bonnasse

Jeanne d'Arc
La sainteté casquée
Pauline de Préval

Hadewijch d'Anvers
Une femme ardente
Textes choisis et présentés par Charles Juliet

Angèle de Foligno
Jouir de Dieu en Dieu
Textes choisis, traduits et présentés
par Joachim Bouflet

Saint Paul
Le génie du christianisme
Patrick Kéchichian

Etty Hillesum
La paix dans l'enfer

Textes choisis et présentés
par Camille de Villeneuve

Jean de la Croix
Sage, poète et mystique
Alain Delaye

René Guénon
Le visage de l'éternité
Erik Sablé

Luther
Laisser Dieu être Dieu
Textes choisis et présentés
par Caroline Baubérot-Bretones
Traduits par Albert Greiner

Pierre Teilhard de Chardin
Rien n'est profane
Textes choisis et présentés
par Marie-Jeanne Coutagne

Nietzsche
Ou la Sagesse dionysiaque
Rémi Soulié

Rimbaud
Celui-là qui créera Dieu
Stéphane Barsacq

Les Maîtres des Upanishads

YSÉ TARDAN-MASQUELIER

Éditions Points



Collection Points Sagesses

Sa109. Proverbes chinois, *par Roger Darrobers*
Sa110. Les Récits hassidiques, tome 1, *par Martin Buber*
Sa111. Les Traités, *par Maître Eckhart*
Sa112. Krishnamurti, *par Zéno Bianu*
Sa113. Les Récits hassidiques, tome 2, *par Martin Buber*
Sa114. Ibn Arabî et le Voyage sans retour, *par Claude Addas*
Sa115. Abraham ou l'Invention de la foi, *par Guy Lafon*
Sa116. Padmasambhava, *par Philippe Cornu*
Sa117. Socrate et la conscience de l'homme, *par Micheline Sauvage*
Sa118. Jeu d'illusion, *par Chögyam Trungpa*
Sa119. La Pratique de l'éveil de Tipola à Trungpa
par Fabrice Midal
Sa120. Cent Éléphants sur un brin d'herbe, *par le Dalaï-Lama*
Sa121. Tantra de l'union secrète, *par Yonten Gyatso*
Sa122. Le Chant du Messie, *par Michel Bouttier*
Sa124. Qu'est-ce que le hassidisme ?, *par Haïm Nisenbaum*
Sa125. Dernier Journal, *par Krishnamurti*
Sa126. L'Art de vivre. Méditation Vipassana
enseignée par S.N. Goenka, *par William Hart*
Sa127. Le Château de l'âme, *par Thérèse d'Avila*
Sa128. Sur le Bonheur / Sur l'Amour
par Pierre Teilhard de Chardin
Sa129. L'Entraînement de l'esprit
et l'Apprentissage de la bienveillance
par Chögyam Trungpa
Sa130. Petite Histoire du Tchan, *par Nguên Huu Khoa*
Sa131. Le Livre de la piété filiale, *par Confucius*
Sa133. L'Ennuagement du cœur, *par Rûzbehân*
Sa134. Les Plus Belles Légendes juives, *par Victor Malka*
Sa135. La Fin'amor, *par Jean-Claude Marol*
Sa136. L'Expérience de l'éveil, *par Nan Huai-Chin*
Sa137. La Légende dorée, *par Jacques de Voragine*
Sa138. Paroles d'un soufi, *par Kharaqânî*
Sa139. Jérémie, *par André Neher*
Sa140. Comment je crois, *par Pierre Teilhard de Chardin*
Sa141. Han-Fei-tse ou le Tao du prince, *par Han Fei*
Sa142. Connaître, soigner, aimer, *par Hippocrate*
Sa143. La parole est un monde, *par Anne Stamm*

Sa144. El Dorado, *par Zéno Bianu et Luis Mizón*
Sa145. Les Alchimistes
par Michel Caron et Serge Hutin
Sa146. Le Livre de la Cour Jaune, *par Patrick Carré*
Sa147. Du bonheur de vivre et de mourir en paix
par Sa Sainteté le Dalaï-Lama
Sa148. Science et Christ*, par Pierre Teilhard de Chardin*
Sa149. L'Enseignement de Sri Aurobindo
par Madhav P. Pandit
Sa150. Le Traité de Bodhidharma *anonyme, traduit et commenté par Bernard Faure*
Sa151. Les Prodiges de l'esprit naturel *par Tenzin Wangyal*
Sa152. Mythes et Dieux tibétains, *par Fabrice Midal*
Sa153. Maître Eckhart et la mystique rhénane
par Jeanne Ancelet-Hustache
Sa154. Le Yoga de la sagesse
par Sa Sainteté le Dalaï-Lama
Sa155. Conseils au roi, *par Nagarjuna*
Sa156. Gandhi et la non-violence, *par Suzanne Lassier*
Sa157. Chants mystiques du tantrisme cachemirien, *par Lalla*
Sa158. Saint François d'Assise et l'esprit franciscain
par Ivan Gobry
Sa159. La Vie, *par Milarepa*
Sa160. L'Avenir de l'Homme
par Pierre Teilhard de Chardin
Sa161. La Méditation en Orient et en Occident
par Hans Waldenfels
Sa162. Les Entretiens du Bouddha, *par Môhan Wijayaratna*
Sa163. Saint Benoît et la vie monastique, *par Claude Jean-Nesmy*
Sa164. L'Esprit du Tibet, *par Dilgo Khyentsé*
Matthieu Ricard
Sa165. Dieu et Moi, *par Aldous Huxley*
Sa166. Les Dernières Paroles de Krishna, *anonyme*
Sa167. Yi-King, par Thomas Cleary, *Lieou Yi-Ming*
Sa168. Saint Grégoire Palamas et la Mystique orthodoxe
par Jean Meyendorff
Sa169. Paraboles celtiques, *par Robert Van de Weyer*
Sa170. Le Livre des dialogues, *par Catherine de Sienne*
Sa172. Conseils spirituels aux bouddhistes et aux chrétiens
par Sa Sainteté le Dalaï-Lama
Sa173. Charles de Foucauld et la Fraternité

par Denise et Robert Barrat
Sa174. Préceptes de vie issus de la sagesse amérindienne
par Jean-Paul Bourre
Sa175. Préceptes de vie issus du guerrier de lumière
par Jean-Paul Bourre
Sa176. L'Énergie humaine*, par Pierre Teilhard de Chardin*
Sa177. Dhammapada, *traduit par Le Dong*
Sa178. Le Livre de la chance, *par Nagarjuna*
Sa179. Saint Augustin et l'Augustinisme
par Henri-Irénée Marrou
Sa180. Odes mystiques, *par Mawlâna Djalâl Od-Dîn Rûmi*
Sa181. Préceptes de vie issus de la sagesse juive
par Pierre Itshak Lurçat (éd.)
Sa182. Préceptes de vie issus du Dalaï-Lama
par Bernard Baudouin
Sa183. Dharma et Créativité, *par Chögyam Trungpa*
Sa184. Les Sermons I, *par Maître Eckhart*
Sa187. Confucius et l'Humanisme chinois, *par Pierre Do-Dinh*
Sa188. Machik Labdron, Femmes et Dakini du Tibet
par Jérôme Edou
Sa189. La Vraie Loi, trésor de l'œil, *par Maître Dogen*
Sa190. Les Voies spirituelles du bonheur
par Sa Sainteté le Dalaï-Lama
Sa191. Moïse et la Vocation juive, *par André Neher*
Sa192. La Voie du tantra, *par Ajit Mookerjee et Madhu Khanna*
Sa193. Mythes incas, *par Gary Urton*
Sa194. L'Initiation de Kalachakra, *par Alexander Berzin*
Sa195. Patañjali et le Yoga, *par Mircea Eliade*
Sa196. Préceptes de vie du Mahatma Gandhi, *par Henri Stern*
Sa197. Rabbi Siméon bar Yochaï et la Cabbale, *par Guy Casaril*
Sa198. La Vie de Naropa, *anonyme*
Sa199. La Quête de la Sagesse, *anonyme*
Sa200. Saint Thomas d'Aquin et la théologie
par Marie-Dominique Chenu
Sa201. L'Esprit du zen, *par Alan Wilson Watts*
Sa202. Rûmî et le Soufisme, *par Eva de Vitray Meyerovitch*
Sa203. Dzogchen, *par Sa Sainteté le Dalaï-Lama*
Sa204. Les Chants de l'île à dormir debout, *par Élizabeth Inandiak*
Sa205. Mythes russes, *par Elizabeth Warner*
Sa206. Mani et la tradition manichéenne, *par François Decret*
Sa207. Mythes chinois, *par Anne Birrell*

Sa208. La Vie merveilleuse des 84 grands sages de l'Inde ancienne *par Abhayadatta*
Sa209. Enseignements secrets, *par Chögyam Trungpa*
Sa210. Mots d'esprit de l'humour juif, *par Victor Malka*
Sa211. Sermons du Bouddha, *par Môhan Wijayaratna*
Sa212. Manuscrits autobiographiques
par Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus
Sa213. Zarathushtra et la tradition mazdéenne, *par Jean Varenne*
Sa214. Au cœur de l'éveil, *par Sa Sainteté le Dalaï-Lama*
et le Vénérable Maître chan Sheng-Yen
Sa215. Le Bouddhisme, *par Peter Harvey*
Sa216. Saint Paul, *par Claude Tresmontant*
Sa217. Épictète et la Spiritualité stoïcienne, *par Gabriel Germain*
Sa218. Les Grands Sages du judaïsme, *par Victor Malka*
Sa219. Le chemin est le but, *par Chögyam Trungpa*
Sa220. La Fin de la souffrance, *par Pankaj Mishra*
Sa221. Promenade avec les dieux de l'Inde, *par Catherine Clément*
Sa222. Le Phénomène humain, *par Pierre Teilhard de Chardin*
Sa223. Frère François, *par Julien Green*
Sa224. Saint Ignace de Loyola, *par Alain Guillermou*
Sa225. Le Sens du bonheur, *par Krishnamurti*
Sa226. Sainte Thérèse d'Avila et l'Expérience mystique
par Emmanuel Renault
Sa227. Les Étapes de la méditation, *par Kamalashila*
Sa228. Soyez heureux, *par Jean-Marie Lustiger*
Sa229. La Raison d'être, *par Jacques Ellul*
Sa230. Miyamoto Musashi. Maître de sabre japonais du XVIIe siècle *par Kenji Tokitsu*
Sa231. Thérèse de Lisieux. La Confiance et l'Abandon
textes choisis et présentés par Patrick Autreaux
Sa232. François d'Assise. La Joie parfaite
par Stéphane Barsacq
Sa233. Saint Augustin. Le Temps de Dieu
textes choisis et présentés par Éric Bidot
Sa234. Thérèse d'Avila. L'Aventure de Dieu
textes choisis et présentés par Véronique Donard
Sa235. Saint Jean de la Croix
textes choisis et présentés par Elyane Casalonga
Sa236. Charles de Foucauld. L'Explorateur fraternel
textes choisis et présentés par Antoine de Meaux

Sa237. Maître Eckhart. Être Dieu en Dieu
textes choisis et présentés par Benoit Beyer de Ryke
Sa238. Catherine de Sienne. Le Feu de la sainteté
textes choisis et présentés par Christiane Rancé
Sa239. Bibliothérapie, *par Marc-Alain Ouaknin*
Sa240. Dieu comprend les histoires drôles, *par Victor Malka*
Sa241. Gesar de Ling, *par Douglas J. Penick*
Sa242. Les Dix Commandements, *par Marc-Alain Ouaknin*
Sa243. Trois soutras et un traité de la Terre pure, *par Jean Eracle*
Sa244. Rainer Maria Rilke. L'Amour inexaucé, *par Fabrice Midal*
Sa245. Simone Weil. Le Ravissement de la raison
par Stéphane Barsacq
Sa246. Padre Pio. Le Témoin, *par Joachim Bouflet*
Sa247. Le Soufisme, voie intérieure de l'islam, *par Éric Geoffroy*
Sa248. Se voir tel qu'on est, *par Dalaï-Lama*
Sa249. Sermons 2, *par Johannes Eckhart (Maître)*
Sa250. Trois Leçons sur la méditation vipassanā
par Satya Narayan Goenka, William Hart
Sa251. Préceptes de vie de Confucius*, par Alexis Lavis*
Sa252. Petit Livre de la sagesse des moines*, par Henri Brunel*
Sa253. Shankara. Le Libéré vivant
textes choisis et présentés par Michel Angot
Sa254. Bouddha. Le Diamant et le Feu
textes choisis et présentés par Carisse Busquet
Sa255. Confucius. L'Appel à la rectitude
textes choisis et présentés par Jacques Sancery
Sa256. Maîtres hassidiques. S'unir au divin
textes choisis et présentés par Jean-Rémi Alisse
Sa257. Ramana Maharshi. Le Libéré vivant
textes choisis et présentés par Ysé Tardan-Masquelier
Sa258. Le Coran, *traduction par A. F. I. de Biberstein Kasimirski*
Sa259. Le Rire de Dieu, *par Ami Bouganim*
Sa260. La Conférence des oiseaux, *par Farid-ud-Din' Attar*
Sa261. Kâmasûtra, *par Vâtsyâyana Mallanâga*
Sa262. Hommes et femmes du Nouveau Testament
par Claude Flipo
Sa263. La Bhagavad-Gita, *par Michel Hulin*
Sa264. Semences de contemplation, *par Thomas Merton*
Sa265. Comme dit ma mère, *par Victor Malka*
Sa266. Marcel Proust. La Solitude et la Création
textes choisis et présentés par Jean-Pierre Jossua

Sa267. Lou Andreas Salomé. L'École de la vie
textes choisis et présentés par Elisabeth Barillé
Sa268. Rûmi. La Religion de l'amour
textes choisis et présentés par Leili Anvar-Chenderoff
Sa269. Tchouang Tseu. L'Éveil au Tao
textes choisis et présentés par Jacques Sancéry
Sa270. Cheminer vers l'éveil, *par le Dalaï-Lama*
Sa271. 24 heures de la vie d'un moine
par Dom Jean-Pierre Longeat
Sa272. Jours de fête, *par Robert Féry*
Sa273. Krishnamurti. Figure de la liberté
textes choisis et présentés par Isabelle Clerc
Sa274. Sri Aurobindo. La Force du yoga
textes choisis et présentés par Pierre Bonnasse
Sa275. Jeanne d'Arc. La Sainteté casquée
textes choisis et présentés par Pauline de Préval
Sa276. La Parole habitée, *par Sylvie Barnay*
Sa277. Hadewijch d'Anvers. Une femme ardente
textes choisis et présentés par Charles Juliet
Sa278. Saint Paul. Le Génie du christianisme
par Patrick Kéchichian
Sa279. Initiation à la vie spirituelle, *par Dom André Louf*
Sa280. Amour, sexe et chasteté, *par Krishnamurti*
Sa281. La Vision de Dieu, *par saint Augustin*
Sa282. Angèle de Foligno. Jouir de Dieu en Dieu
textes choisis et présentés par Joachim Bouflet
Sa283. Etty Hillesum. La Paix dans l'enfer
textes choisis et présentés par Camille de Villeneuve
Sa284. Jean de la Croix. Sage, poète et mystique, *par Alain Delaye*
Sa285. La Bible, *par Philippe Sellier*
Sa286. Libre de soi, libre de tout, *par Shunryu Suzuki*
Sa287. Penser aux autres, *par le Dalaï Lama*
Sa288. Cinquante portraits bibliques, *par Paul Beauchamp*
Sa289. René Guénon, la passion de l'éternité, *par Érik Sablé*
Sa290. L'Esprit de Tibhirine, *par Frère Jean-Pierre*
Sa291. Luther. Laisser Dieu être Dieu
par Caroline Baubérot-Bretones et Albert Grenier
Sa292. Pierre Teilhard de Chardin. Rien n'est profane
par Marie-Jeanne Coutagne
Sa293. Autobiographie spirituelle, *par Pierre Teilhard de Chardin*
Sa294. Rimbaud. Celui-là qui créera Dieu, *par Stéphane Barsacq*

Sa295. Nietzsche. Ou la sagesse dyonisiaque, *par Rémi Soulier*
Sa296. Lao-tseu et le taoïsme, *par Max Kaltenmark*
Sa297. La Passe-sans-porte, *par Huikai Wumen*
Sa298. Les Maîtres des Upanishads, *par Ysé Tardan-Masquelier*
Sa299. Contes des vies antérieures du Bouddha
Sa300. Bloy. Ou la fureur du juste, *par François Angelier*
Sa301. Hildegarde de Bingen. Corps et âme en Dieu *par Audrey Fella*
Sa302. Histoire de la Bible, *par Pierre Monat*
Sa303. Ramakrishna et la vitalité de l'hindouisme *par Solange Lemaître*

Ce livre est publié dans la collection « Points Sagesses »,
série « Voix spirituelles »

La série « Voix spirituelles » est le fruit de rencontres : un lecteur d'aujourd'hui nous invite à découvrir, à lire et à méditer les écrits d'un grand mystique dont le parcours l'a inspiré. Une introduction personnelle, un choix de textes commentés ou librement prolongés, à la façon d'un dialogue, font résonner le sens et la profondeur des voix marquantes des différentes traditions spirituelles du monde.

ISBN 978-2-7578-5096-1

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Sommaire

Introduction

Une femme judicieuse, recueillie, instruite, sainte et modeste, est une grâce inestimable : c'est la lampe étincelant sur le chandelier sacré.

Ecclésiastique, chap. XXVI.

Hildegarde de Bingen est une visionnaire et une prophétesse médiévale et occidentale, qui jouit aujourd'hui d'une extraordinaire réputation. En attestent la large diffusion de son œuvre et la permanence de son culte – elle a été canonisée et nommée docteur de l'Église en octobre 2012 par le pape Benoît XVI. « Conscience inspirée du XIIe siècle[1] », elle est l'exemple vivant d'un statut élevé de la femme au Moyen Âge et d'une liberté d'action sans égale. En outre, elle accorde un sens hautement spirituel à la vie, faisant écho aux aspirations et aux questionnements de nos contemporains. Car si elle appartient à une autre époque, elle n'en véhicule pas moins une expérience intemporelle, tendue comme un miroir à d'autres pour qu'ils s'y contemplent à leur tour.

Née près d'Alzey en Hesse rhénane (Allemagne) en 1098, Hildegarde est originaire d'une famille noble. Elle est de santé fragile et manifeste très tôt ses dons spirituels. Elle reçoit ses premières visions à trois ans et entre chez les bénédictines, au monastère de Saint-Disibod[2], à huit ans. Elle prononce ses vœux monastiques entre 1112 et 1115 et devient l'abbesse de son couvent à l'âge de trente-huit ans. Quelques années plus tard, elle est traversée par de nouvelles visions prophétiques. Dieu l'y exhorte à dire et à écrire ce qu'elle voit et entend. Hildegarde devient ainsi l'auteur de plusieurs ouvrages savants, littéraire et spirituel, scientifique et médical, ou encore de compositions musicales, de louanges, ainsi que d'un langage et d'un alphabet secrets, qui ont pour but de ramener l'homme sur la voie du salut. Encouragée par Bernard de Clairvaux et le pape Eugène III, elle devient un phare spirituel pour ses contemporains. En témoigne la riche correspondance qu'elle entretient avec des représentants du monde profane et religieux, à savoir les laïcs éclairés, les moniales et les moines, les prêtres, les abbesses et les abbés, les archevêques et les évêques, les papes Eugène III, Anastase IV, Adrien IV et Alexandre III, les rois, les empereurs Conrad III et Frédéric Ier Barberousse[3]. Outre ses aptitudes contemplatives, artistiques et scientifiques, Hildegarde est une femme soucieuse de son entourage et tournée vers le monde. Elle fait bâtir le monastère du Rupertsberg, dans lequel elle s'installe aux alentours de 1148-1150, et restaurer celui d'Eibingen[4], en 1165, pour loger les moniales de plus en plus nombreuses venues la rejoindre. Elle soigne les malades et leur administre ses propres remèdes. À son

érudition et sa générosité se mêle le merveilleux. Les miracles se succèdent, asseyant l’autorité de la sainte. Toujours prête à combattre ceux qui s’opposent aux justes commandements de Dieu, elle entreprend plusieurs voyages sur le Main, vers 1158-1159, vers la Moselle et la Lorraine en 1160, sur le Rhin et en Westphalie entre 1161 et 1162, et en Souabe à l’âge de soixante-douze ans, pour prêcher sa parole et prophétiser sur la fin du monde à venir. Épuisée par les nombreuses tâches accomplies, Hildegarde s’éteint le 17 septembre 1179, à l’âge de quatre-vingt-un ans. Ses reliques reposent dans l’église d’Eibingen, près de Rüdesheim sur le Rhin.

La vie de Hildegarde s’inscrit dans un siècle riche en tensions intellectuelles, politiques et religieuses, qui manifeste par ailleurs une forte ardeur spirituelle. La papauté et le Saint-Empire romain germanique héritent de la Querelle des investitures (1075-1122), qui remet en cause la nomination des évêques et des abbés par l’autorité laïque. Récusant le principe des investitures par les suzerains, le pape Grégoire VII mène une lutte acharnée contre Henri IV du Saint-Empire. Le désordre politique a son contrecoup dans la discipline de l’Église. Il s’ensuit un relâchement des mœurs et des liens sociaux du clergé, qui n’assure plus son rôle. L’abbesse prend part aux luttes de son temps. En témoignent ses sermons et ses prêches devenus célèbres. Attachée à l’Église, elle soutient sans relâche l’activité réformatrice des papes, en défendant l’institution pontificale, représentée un temps par Alexandre III, contre le pouvoir impérial, incarné par Frédéric Ier Barberousse. Elle prend parti contre les cathares hostiles

aux sens et au corps, qui diffusent un dogme manichéen situé en dehors de la Révélation, rejettent la croyance en l’Incarnation et prônent une ascèse excessive. Là encore, elle n’épargne pas le clergé qu’elle tient pour responsable de la diffusion de cette hérésie. En outre, Hildegarde vit au temps des croisades, qui rassemblent toute la chrétienté médiévale pour conquérir, défendre et délivrer la Terre sainte, selon la volonté pontificale. Sa vie couvre notamment la deuxième croisade (1144-1148), prêchée par Bernard de Clairvaux, à laquelle répondent le roi Louis VII de France et l’empereur Conrad III, et la troisième croisade (1187-1192), à laquelle participent l’empereur Frédéric Ier Barberousse, les rois de France, Philippe II Auguste, et d’Angleterre, Richard Ier Cœur de Lion. Parallèlement à ces événements, le XIIe siècle est une époque de fondations de monastères sans précédent, qui va de pair avec l’expansion des villes et des châteaux, et d’essor de la vie monastique, grâce à la réforme de Cluny[5] depuis 910. Robert de Molesmes fonde l’abbaye de Cîteaux en 1098, renouvelant l’observation de la Règle de saint Benoît. Les chartreux voient le jour sous l’impulsion de saint Bruno en 1104, les prémontrés grâce à saint Norbert en 1120.

L’œuvre diverse et variée qu’elle laisse constitue un héritage spirituel précieux. Réconciliant toutes les disciplines entre elles, littéraire, poétique et scientifique, artistique et médicale, esthétique et éthique, elle pose un regard unifié sur le monde et l’homme, qui doit choisir entre le parti des valeurs éternelles et celui des illusions terrestres. Selon elle, un lien mystérieux, issu de Dieu, unit

toutes les créatures entre elles. Une unité régit tout le cosmos. Dans sa vision, le monde et l'homme, le corps et l'âme, la nature et le salut sont interdépendants. Il s'ensuit que tout désordre introduit quelque part dans l'univers a nécessairement une répercussion jusqu'aux confins de celui-ci. Ce sens de l'harmonie, indispensable à l'équilibre du monde, l'a conduite à entrevoir la relation entre le désordre de l'univers et celui de la santé des hommes, issu des travers de leur conscience. Créature préférée de Dieu, l'homme occupe une place centrale et déterminante dans le monde. Ce qui n'est pas sans conséquence sur le sens de sa destinée : parachever l'œuvre divine, en participant à sa création.

Pour Hildegarde, on ne peut en effet comprendre l'homme totalement sans le situer avec justesse dans la perspective de la création, de l'Incarnation, de la chute et de la Rédemption. Militant pour son bonheur, elle invite celui-ci à se tourner vers le chemin du salut, dont les fruits doivent nourrir toute l'humanité. Autrement dit, à réinvestir sa dimension divine et sacrée, afin d'agir dans le monde plus librement et justement. Choisir d'être plutôt que d'avoir, de créer plutôt que de produire. En s'alliant à Dieu et en s'accordant aux lois fondamentales de l'univers, avec amour, l'homme peut alors participer à sa mise en ordre et épouser son destin, qui est action, création. Corps et âme en Dieu, il peut ainsi contribuer à sa mesure au salut du monde.

1. L’expression est de Régine Pernoud ; elle est tirée de son ouvrage éponyme sur l’abbesse, *Hildegarde de Bingen, conscience inspirée du XIIe siècle*, Paris-Monaco, Éditions du Rocher, 1994, rééd. 1995.
2. Ou du Disibodenberg.
3. Hildegarde a rencontré Frédéric Ier à Ingelheim. D’après les historiens, cette rencontre a eu lieu entre 1152 (année de l’accession de l’empereur au pouvoir) et 1154.
4. Ce monastère est le seul qui subsiste aujourd’hui, les deux autres ayant été complètement détruits lors de l’invasion suédoise au XVIIe siècle.
5. La réforme de Cluny place les abbayes sous l’autorité de la papauté et retire la nomination des abbés aux seigneurs laïcs, permettant aux moines d’élire librement leur supérieur. En outre, elle met l’accent sur le culte divin et allège la charge de travail manuel des moines.

Note sur les sources utilisées

Hildegarde de Bingen est à l'origine d'une œuvre littéraire dense, qui a fait l'objet de multiples études et traductions. Dans le présent ouvrage, nous travaillerons à partir des ouvrages français, établis par de nombreux traducteurs, commentateurs, essayistes et éditeurs[1], qui ont rendu accessibles à tous son œuvre si riche, tant sur la forme que sur le fond.

Hildegarde est tout d'abord l'auteur d'une trilogie visionnaire inspirée de ses visions, composée du *Scivias* (1141-1151), du *Livre des mérites de la vie* (*Liber vitae meritorum*) (1158-1163) et du *Livre des œuvres divines* (*Liber divinorum operum*) (1163-1173). À ceux-ci s'ajoutent des commentaires sur les Évangiles, la Règle de saint Benoît, le Symbole de saint Athanase, et deux textes hagiographiques, les vies de saint Disibod et de saint Rupert.

Des louanges, sous forme de poèmes, accompagnent son œuvre musicale, qui se compose d'environ soixante-dix chants, hymnes et séquences, antiennes et répons. Elles

sont répertoriées dans *La Symphonie des harmonies célestes* (*Symphonia harmoniae caelestium revelationum*), constituée jusqu'en 1157, qui contient un oratorio, l'*Ordre des vertus* (*Ordo virtutum*) (1141-1151), des extraits de sa langue (*lingua ignota*) et de son alphabet inconnus (*litterae ignotae*).

Érudite dans le domaine scientifique, elle est également l'auteur d'ouvrages sur les sciences naturelles et la médecine, dont *Le Livre des subtilités des créatures divines* (*Liber subtilitatum diversarum naturarum creaturarum*), ou *Physique* (*Physica*) (1151-1158), et *Les Causes et les Remèdes* (*Causae et curae*). Les deux manuscrits, qui n'en faisaient probablement qu'un à l'origine, sont aussi connus sous les titres respectifs de *Livre de médecine simple* (*Liber simplicis medicinae*) et de *Livre de médecine composée* (*Liber compositae medicinae*).

Une importante correspondance (puisée essentiellement dans la Patrologie latine et l'*Analecta sacra*) – plus de trois cents lettres dépouillées à ce jour, dont la plus ancienne est datée de 1146-1147 – échangée avec les papes Eugène III, Anastase IV, Adrien IV et Alexandre III, les empereurs Conrad III et Frédéric Ier Barberousse, le roi Henri II d'Angleterre, la reine Aliénor d'Aquitaine, le comte de Flandre, Philippe d'Alsace, Bernard de Clairvaux, Élisabeth de Schönau, les abbés et les abbesses, les moines et les moniales, les malades qui la sollicitent pour différents maux, et bien d'autres personnages de son temps, complète son œuvre écrite.

Pour ce qui est de la vie de l'abbesse, nous utiliserons *La Vie de sainte Hildegarde de Bingen et les actes de l'enquête*

en vue de sa canonisation (*Vita sanctae Hildegardis*) (1182-1187), rédigée par le moine Théoderich d'Echternach, à la demande des abbés Ludwig et Gottfried du monastère de Saint-Euchaire de Trèves (ce dernier ayant écrit en partie le premier Livre de la *Vita*).

---

1. Une bibliographie, en fin d'ouvrage, mentionne les noms des intervenants.

Hildegarde de Bingen, visionnaire et prophétesse

Hildegarde est la dixième et dernière enfant de Mechtilde et Hildebert, rattachés à une famille noble de Bermersheim. Son père est un ministérial, qui régit les biens de l'évêque de Spire. À l'âge de trois ans, Hildegarde reçoit sa première vision : Dieu se manifeste à elle sous la forme d'une grande lumière. Effrayée, elle n'en dit rien à son entourage. Sa santé est délicate. La petite fille est souvent malade. Selon une coutume courante au Moyen Âge, ses parents prennent la décision de consacrer leur enfant à Dieu.

Hildegarde devient oblate à l'âge de huit ans : elle quitte son foyer pour entrer sous la tutelle de Jutta de Sponheim, qui dirige les moniales du monastère bénédictin double[1] de Saint-Disibod, dans la vallée de la Naye. Jusqu'à l'âge de quinze ans, elle reçoit de nouvelles visions. Si la continuité de ses révélations est tout à fait exceptionnelle, elles sont néanmoins une épreuve pour l'enfant, puis la jeune fille fragile, qui se soumet en permanence à la volonté de Dieu.

La peur de l’indicible, confessera-t-elle plus tard, qui la prend devant les manifestations du sacré et qui éprouve son humilité, est toujours présente ; son corps tremble et la bouleverse profondément au point de la rendre malade. Son biographe la décrit ainsi : « Parce que *le four éprouve les vases du potier* (Si 27,5) et que *la vertu se parfait dans la faiblesse* (2Co 12,9), quasiment dès sa plus tendre enfance elle fut accablée de maladies douloureuses nombreuses et presque ininterrompues, au point qu’elle n’avait que rarement l’usage de ses jambes pour marcher […]. Mais autant faisaient défaut les forces de l’homme extérieur, autant grandissaient celles de l’homme intérieur, grâce à l’esprit de science et de force, et tandis que son corps dépérissait, la ferveur de son esprit s’animait d’une manière admirable[2]. » Heureusement, les manifestations divines sont toujours suivies d’un regain d’énergie et d’un temps de repos semblable à « la rosée, un rafraîchissement qui l’arrache à la maladie et à la mort[3] ».

Entre 1112 et 1115, Hildegarde prononce ses vœux monastiques et reçoit le voile de la main de l’évêque Otton de Bamberg. Toujours visitée par la lumière de Dieu, elle supporte sans se plaindre la fatigue, tribut de l’immense grâce qu’elle cache à ses sœurs. Elle se confie cependant à Jutta, qui décède en 1136. Louée par les moniales pour ses diverses qualités, elle prend sa succession et devient l’abbesse du couvent de Saint-Disibod à l’âge de trente-huit ans.

Cinq ans plus tard, la communauté vit paisiblement quand Hildegarde reçoit une nouvelle vision qui l’exhorte à écrire ce qu’elle voit et entend.

Et voici que, dans la quarante-troisième année du cours de ma vie temporelle, alors que, dans une grande crainte et une tremblante attention, j'étais attachée à une vision céleste, j'ai vu une très grande clarté dans laquelle se fit entendre une voix venant du ciel et disant :

« Fragile être humain, cendre de cendre et pourriture de pourriture, dis et écris ce que tu vois et entends. Mais, parce que tu es peureuse pour parler, naïve pour exposer et ignorante pour écrire cela, dis-le et écris-le en te fondant non pas sur le langage de l'homme, non pas sur l'intelligence de l'invention humaine, non pas sur la volonté humaine d'organisation, mais en te fondant sur le fait que tu vois et entends cela d'en haut, dans le ciel, dans les merveilles de Dieu, en le rapportant dans un compte rendu semblable à celui de l'auditeur qui, recevant les paroles de son maître, les publie en respectant la teneur de son expression, avec l'accord, l'exemple et la volonté de ce dernier. De la même manière, toi aussi, créature humaine, dis ce que tu vois et entends : et écris cela, non pas en te fondant sur toi-même, ni en te fondant sur un autre être humain, mais en te fondant sur la volonté de Celui qui sait, qui voit et qui dispose toutes choses dans les secrets de ses mystères. » […]

Et il arriva, en l'année 1141 de l'Incarnation de Jésus-Christ […] qu'une lumière de feu d'un éclat extraordinaire, venant du ciel ouvert, traversa tout

mon cerveau et enflamma tout mon cœur et toute ma poitrine, comme le fait la flamme, non pas celle qui brûle, mais celle qui réchauffe, tout comme le soleil réchauffe un objet sur lequel il pose ses rayons. Et voici que, tout à coup, je pouvais savourer la connaissance du contenu des Livres, c'est-à-dire du Psautier, de l'Évangile et de tous les autres livres catholiques, aussi bien de l'Ancien Testament que du Nouveau, et cela sans connaître la traduction des mots de leur texte, ni la division en syllabes, sans avoir non plus la connaissance des cas ou des temps[4].

Sous le poids accablant d'une maladie qui l'oppresse[5], Hildegarde est contrainte de faire connaître au grand jour ses visions, mais éprouve de la crainte et de la honte à révéler ce qu'elle a tu si longtemps. Elle profite d'une période de rémission pour en parler à sa sœur en religion, Richardis de Stade[6], puis à son confesseur, le moine Volmar, « un homme qui avait une bonne conduite et une intention droite et, comme un étranger de passage, se tenait éloigné des mœurs grossières, communes à une multitude de gens[7] ». Plein d'admiration, ce dernier l'enjoint à les mettre par écrit. C'est ainsi qu'il reçoit et ordonne les premiers chapitres du *Scivias*[8]. Puis il en réfère à Cunon, l'abbé du monastère de Saint-Disibod, qui, perplexe, transmet les écrits de l'abbesse à l'archevêque Henri de Mayence. Hildegarde se tourne également vers Bernard de Clairvaux, rendu célèbre par son appel à la deuxième croisade pour Jérusalem, qui intercédera en sa faveur lors de l'assemblée

plénière organisée par le chef de l’Église, à Trèves en 1147. Interpellé par l’intérêt que suscite l’abbesse, le pape Eugène III missionne deux prélats, l’évêque de Verdun et son prévôt, pour se rendre au monastère de Saint-Disibod et enquêter sur Hildegarde. Ils s’en reviennent avec les premiers écrits du *Scivias*, que le pape lira publiquement pendant le synode. Saint Bernard et l’assemblée de religieux sont conquis. Eugène III écrit en personne à Hildegarde une lettre – classée en tête de la correspondance de la visionnaire que constitue l’édition de la Patrologie latine[9] – qui l’encourage à poursuivre et à faire connaître ce que Dieu lui révèle.

À partir de là, Hildegarde est consacrée par les plus hautes autorités. La protection pontificale permet au message prophétique d’exister. Dès 1148, la vie de la moniale prend un tournant considérable, s’articulant entre contemplation – ses visions prophétiques – et action – ses œuvres de fondation, ses voyages, etc. « De fait, à l’instar des animaux sacrés de la vision d’Ézéchiel, est-il écrit dans sa biographie, elle-même allait comme un être vivant doté d’ailes et ne revenait pas, puis elle allait et revenait, car de la vie active qu’elle avait embrassée elle ne revenait pas à de quelconques futilités, et de la vie contemplative que, sous le poids de la chair, elle ne pouvait maintenir continuellement, elle revenait à la vie active. […] De cette manière, aussi longtemps qu’elle se trouva revêtue de son enveloppe charnelle, la vierge bienheureuse connut le labeur de la vie active, cependant que dans la vie contemplative elle aspirait de tous ses désirs à la lumière inaccessible de la divinité[10]. »

Surnommée la « Sibylle du Rhin » au XIVe siècle, Hildegarde est éclairée et guidée par la « lumière vivante » tout au long de sa vie.

> *[…] les visions que j'ai vues* [écrit-elle]*, ce n'est pas dans des songes, ni en dormant, ni dans le délire, ni par les yeux du corps ni par les oreilles de l'homme extérieur, ni dans des lieux cachés que je les ai reçues, mais c'est en étant éveillée, avec toute mon attention, avec les yeux et les oreilles de l'homme intérieur, en des lieux découverts, que, selon la volonté de Dieu, je les ai reçues. Comment cela se fait-il ? Il est difficile à un homme de chair de le découvrir*[11]*.*

Inspirée directement par Dieu, l'abbesse *voit* au sens fort du terme ; son champ de perception est élargi au point d'évaluer non seulement les apparences extérieures mais aussi l'essence de toute chose. Ayant accès à des régions supérieures de l'âme, elle comprend sans les avoir étudiés les textes sacrés. Tout lui vient par révélation, non par l'étude. Ses proches la disent *symmista*[12], « co-initiée » aux mystères divins. Hildegarde insiste bien là-dessus : elle ne fait que répéter les paroles qui lui sont soufflées, elle n'invente rien. Elle se décrit comme « un pauvre petit vase en argile[13] » que Dieu a fabriqué pour lui-même et qu'il a pénétré de son Esprit saint afin d'accomplir par lui ses œuvres. Ainsi l'exaltation et la conscience de la mission succèdent toujours à l'état fébrile de l'humble servante. La prophétie est inséparable de la vision. Elle prolonge

l’expérience visionnaire, en établissant la relation, essentiellement tournée vers Dieu, avec le monde. Hildegarde voit et annonce le passé, le présent et le futur comme les prophètes de l’Ancien Testament. Savante au regard de la foi, elle n’a qu’un seul but : accomplir la volonté de Dieu et ramener les hommes dans son plan divin, qui est de faire leur salut.

---

1. Un monastère double se compose de deux enclos séparés de moniales et de moines, réunis sous l’autorité d’un même abbé ou d’une même abbesse.
2. Charles Munier, *La Vie de sainte Hildegarde de Bingen et les actes de l’enquête en vue de sa canonisation* [*Vie*], Paris, Les Éditions du Cerf, 2000, L. I, II.
3. Bernard Gorceix, *Le Livre des œuvres divines*, Paris, Albin Michel, 1982, x, 38.
4. Pierre Monat, *Scivias*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1996, prologue.
5. Hildegarde souffrait « d’infirmité, chaque fois qu’elle tardait à exécuter les ordres de la vision d’en haut », *Vie*, L. I, VI.
6. Hildegarde aimait Richardis « comme Paul a aimé Timothée ».
7. *Vie*, L. II, II.
8. *Scivias* signifie « Connais les voies [du Seigneur] ». Ce titre étrange, même pour un latiniste, combine en un seul mot une forme impérative inusitée du verbe *scire*, « savoir », et l’accusatif pluriel du nom plus familier *via*, « voie ».
9. La Patrologie latine rassemble cent trente-cinq lettres ayant chacune une réponse.
10. *Vie*, L. I, IX.
11. *Scivias*, prologue.
12. *Hildegardis Bingensis Epistolarium*, in *Corpus christianorum. Continuatio mediaevalis*, vol. XCI, XCIa et XCIb, éd. par Lieven Van Acker, Turnhout (Belgique), Brepols, 1991-2001 ; lettre de Volmar, CXCV.
13. *Ibid.*, lettre à Élisabeth de Schönau, CCIR.

L’œuvre visionnaire : « Connaître les voies du Seigneur »

L’expérience visionnaire et prophétique de Hildegarde est indissociable de son œuvre littéraire. Bernard Gorceix discerne « trois tempêtes visionnaires de 1141, 1158-1159 et 1163 »[1], dates auxquelles Hildegarde commence à écrire ses trois ouvrages majeurs : le *Scivias*, *Le Livre des mérites de la vie* et *Le Livre des œuvres divines*. Foisonnant d’images et d’idées, ceux-ci se composent de la description minutieuse de ses visions et de leur commentaire détaillé. Pour traduire les mystères divins qui lui sont révélés, Hildegarde puise dans l’univers religieux de son époque. Elle n’hésite pas à revisiter avec originalité les thèmes traditionnels et les grands textes de la Bible, parmi lesquels la Genèse et l’Apocalypse de saint Jean, et à poser un regard nouveau sur le contenu de la foi. Ses ouvrages sont entre autres imprégnés des thèmes eschatologiques[2], miroirs des angoisses et des espoirs de ses contemporains. La moniale s’inspire de ses maîtres qui sont les apôtres, les

prophètes, les saints et les anges. Elle utilise un langage allégorique et symbolique, courant au Moyen Âge. Elle ne s'embarrasse pas de commentaires théologiques ou philosophiques qui fleuriront un peu plus tard dans les livres de ses confrères scolastiques. Ses ouvrages ne se perdent pas en conjectures ni en débats. En outre, ils abordent des sujets essentiels, qui ont trait à l'interprétation religieuse de l'univers et de la vie chrétienne dans le monde : l'ordre divin et universel, la création de l'univers et de l'homme, l'énergie ignée à l'origine de la vie, la structure de l'univers (ses mesures et son orientation), ses énergies (les feux et les vents) – qui sont reproduites dans l'homme –, le corps et l'âme, la lutte des vices et des vertus, la fin du monde et l'avènement du nouveau, la prééminence de l'amour, etc. À ceux-ci s'ajoute un discours moral, à travers de multiples recommandations et défenses, la dénonciation de perversions diverses (simonie, magie, astrologie, débauches de toutes sortes), la célébration des vertus, l'appel au respect de la hiérarchie qui structure l'Église et les ordres religieux. Hildegarde s'efforce ainsi de transmettre les révélations de Dieu, en évoquant les thèmes fondamentaux de la foi chrétienne, dans un but catéchétique certain.

Imprégnés de l'héritage des Pères chrétiens et de leur message prophétique[3], ces ouvrages forment une trilogie visionnaire destinée à répondre aux doutes et aux interrogations d'une époque en crise. Alors que l'Église cherche un nouveau souffle, qu'elle lutte contre le relâchement des mœurs du clergé, contre les cathares, qu'elle éprouve bien des difficultés dans ses relations avec le pouvoir temporel, incarné par l'empereur, Hildegarde

tente de ramener l'homme égaré, secoué par les soubresauts de l'Histoire, dans le plan de Dieu. Le titre du *Scivias* ne l'invite pas seulement à « contempler », mais – au prix d'une violence faite au latin – à « connaître » les voies divines, à les vivre et à les célébrer. Chaque vision délivre ainsi une connaissance profonde de l'univers et de l'homme, de leur nature matérielle et spirituelle, du fonctionnement et des caractéristiques du firmament et de la terre jusqu'à ceux du corps et de l'âme de l'être humain. Le but étant que l'homme parvienne à la plus haute réalisation de lui-même. Autrement dit, qu'il fasse le salut de son âme *hic et nunc*, ici et maintenant. Car si le salut est censé assurer la vie éternelle après la mort, il est aussi délivrance du monde du péché, libération de l'âme ici-bas et, à ce titre, il doit être vécu de son vivant[4]. *Le Livre des mérites de la vie* et *Le Livre des œuvres divines* reprennent et approfondissent cette connaissance, qui est progressivement, au cours d'expériences et réflexions successives, affinée et exaltée.

---

1. Bernard Gorceix, *op. cit.*, p. XXVI.
2. L'eschatologie provient du grec *eskhatos*, qui signifie « dernier », et *logos*, « discours », « science ». Elle traite de la fin des temps : de la vie après la mort, de la résurrection du Christ, du Jugement dernier, du ciel et de l'enfer.
3. Hildegarde s'inspire entre autres des épîtres de Paul, de Pierre et de Jean, de la Règle établie par saint Benoît, ainsi que d'Ambroise, Augustin, Grégoire le Grand et Raban Maur.
4. « […] le salut ne peut pas toujours être repoussé jusqu'à la destruction de la terre et la fin de toute vie en ce bas monde ou à la vie après la mort ; le croyant doit pouvoir le sentir en lui de son vivant et tous les

jours dans sa vie quotidienne. C’est ce qui permet au croyant d’avoir la certitude d’une vie après la mort », Jean Pépin, art. « Salut », *Encyclopædia Universalis*, DVD, 2007.

Une vision unifiée de l'homme et de l'univers

Une des idées-forces de l'œuvre de Hildegarde est une vision unifiée de l'homme et de l'univers. Vision qui repose sur l'analogie profonde existant entre les natures terrestre et céleste de l'un et de l'autre. Pour la moniale, « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas[1] ». L'homme est un miroir dans lequel se reflète l'univers et, par là, toute la création. Il a hérité de ses proportions à sa mesure, de ses énergies (représentées par les feux, les vents, etc.) tantôt douces, tantôt violentes, et de ses qualités à la fois matérielles et spirituelles. Il est en effet doté d'un corps et d'une âme. Fort de ce legs, il est responsable de lui-même tout autant que de la création, qui est liée à lui. En retour, celle-ci a le pouvoir d'influer sur lui en mal ou en bien, de le déstabiliser ou de le conforter. C'est pourquoi il doit choisir entre une vie soumise aux passions et aux tribulations et une vie qui aspire au salut, trouvant sa raison d'être dans l'amour et la sagesse.

Les écrits de Hildegarde, qui fourmillent d'images et d'explications, illustrent parfaitement cette vision. La création y est faite de matière et d'esprit. La perfection de sa structure et de ses cycles cosmiques, l'incroyable intelligence avec laquelle elle se renouvelle sans fin révèlent une force unique et primordiale, issue de Dieu, qui sous-tend toutes les formes d'existence. Un lien mystérieux unit toutes les créatures entre elles, une unité régit toute la création traversée de *viriditas*[2] et rayonnante de beauté. L'homme, qui est « la clôture des merveilles de Dieu[3] », en occupe le centre. Ce qui n'est pas sans conséquence sur le sens de sa destinée. Aussi la moniale invite l'homme à coopérer avec la création, à parachever l'œuvre de son Créateur. Elle l'enjoint à faire le salut de son âme et à participer ainsi, à sa mesure, à celui de l'humanité. Le génie littéraire de la visionnaire réside dans la manière dont elle décrit chaque réalité matérielle et spirituelle, en passant continuellement des mêmes termes d'un sens cosmico-naturel à un sens intérieur humain.

Dieu et la vie « ignée », à l’origine de la création

Dans l’œuvre de Hildegarde, Dieu dépasse le cadre étroit d’une divinité à l’image de l’homme, tantôt généreuse, tantôt capricieuse. En tant qu’absolu, il transcende les contraires et cohère le tout. À l’origine de l’univers et de l’homme, il diffuse son ordre, sa rigueur et son infinité. Il imprègne et pénètre toute l’architecture universelle. Aussi se décline-t-il en une énergie dynamique qui régit le macrocosme et le microcosme, du cosmos à l’homme. Dans *Le Livre des œuvres divines*, elle s’incarne sous la « merveilleuse figure » aux multiples têtes, flanquée de quatre ailes écarlates, que l’abbesse décrit en ces termes :

> *Elle avait apparence humaine. La beauté, la clarté de son visage étaient telles que regarder le soleil eût été plus facile que regarder ce visage. Un large cercle d’or ceignait la tête. Dans ce cercle un deuxième visage, celui d’un vieillard, dominait le premier ; son menton, sa barbe frôlaient le sommet du crâne. De chaque côté du cou de la première*

figure se détachait une aile. Ces ailes s'élevaient et se rejoignaient au-dessus du cercle d'or. La partie extrême de la courbure de l'aile droite portait une tête d'aigle ; de ses yeux de feu rayonnait comme en un miroir la splendeur angélique. La partie correspondante de l'aile gauche portait une tête d'homme qui brillait comme étincellent les étoiles. Les deux visages étaient tournés en direction de l'est. De chaque épaule de la figure, une aile descendait jusqu'aux genoux. Un vêtement qui avait l'éclat du soleil la recouvrait. Dans les mains elle portait un agneau qui brillait comme une journée débordante de lumière. Du pied, elle terrassait un monstre à l'aspect effroyable, vireux et noir, et un serpent. Le serpent serrait dans sa mâchoire l'oreille droite du monstre. Son corps s'enroulait autour de la tête du monstre, et sa queue allait jusqu'à ses pieds, du côté gauche de la figure[4].

Hildegarde entend alors une voix.

La figure parla en ces termes : « C'est moi l'énergie suprême, l'énergie ignée. C'est moi qui ai enflammé chaque étincelle de vie. Rien de mortel en moi ne fuse. De toute réalité je décide. Mes ailes supérieures enrobent le cercle terrestre ; dans la sagesse, je suis l'ordonnatrice universelle. » Vie ignée de l'essentialité : puisque Dieu est intelligence, comment pouvait-Il ne pas œuvrer[5] *?*

Dieu se manifeste à travers « l’énergie ignée » à l’origine de toute la création passée, présente et à venir, qui anime le firmament, la terre et l’homme. Comme l’exprime la figure, il est éminemment œuvrant et opérant. La vie, « qui se mirait dans le miroir de Dieu avant de jaillir », procède de l’intention du Créateur, de sa prescience et de son intelligence. Contenue en lui, elle est prédestinée à s’épanouir selon l’ordre divin. La naissance de l’homme est elle-même inscrite en lui. « Car, lorsque Dieu a fait le monde, Il avait primitivement l’intention de vouloir que l’homme existât[6]. »

L’« énergie ignée » et divine, équivalant à la force vitale sur le plan terrestre, ordonne et soutient le monde. Elle est intelligence et connaissance. Aussi elle se confond avec l’amour, qui « mesure et équilibre tout », et trouve sa source dans la bonté de Dieu (la tête du vieillard dans le cercle d’or), qui s’exprime dans l’amour du prochain et celui de Dieu (illustrés par les deux ailes). Indestructible, l’amour persiste dans le temps, « comme la braise dans le feu[7] », malgré l’œuvre de Satan. Cela explique pourquoi la « figure terrasse un monstre affreux […] en même temps qu’un serpent ». Car « l’amour authentique terrasse sous la trace du Fils de Dieu tous les détours de l’injustice, la légion des vices de la discorde, l’injustice tellement effroyable de sa dénature, tellement vireuse de sa séduction, tellement noire de sa perdition[8] ». En outre, cette « énergie ignée » est trine. Toute la structure de l’univers est marquée par le sceau du Dieu trinitaire[9] qui imprègne la création. L’homme a « un corps, une âme et une intelligence[10] ».

La structure de l’univers et de l’homme

Dans *Le Livre des œuvres divines*, l’univers est semblable à une roue[11], qui s’architecture autour de deux structures fondamentales : une série de six cercles concentriques, qui occupent l’espace circulaire, et un homme, aux gigantesques proportions, qui se situe en son centre, dont les bras et les jambes en croix figurent les rayons ; sa tête, ses pieds et ses mains effleurant le bord du cinquième cercle[12]. Dans les quatre directions cardinales apparaissent quatre têtes : celles d’un léopard, d’un loup, d’un lion et d’un ours, d’où émanent des souffles vitaux, eux-mêmes porteurs d’autres souffles issus d’un crabe, d’un cerf, d’un serpent et d’un agneau, qui convergent vers la roue et la figure humaine. Les planètes, réparties dans les différents cercles, font également partie de cette structure. Hildegarde décrit la figure géométrique en ces termes :

> *Au milieu de la poitrine de la figure que j’avais contemplée au sein des espaces aériens du midi, voici qu’apparut une roue d’une merveilleuse*

apparence. […] Sous la courbure de la coquille et dans la partie supérieure, apparaissait un cercle de feu clair qui dominait un cercle de feu noir. Le cercle de lumière était deux fois plus épais que celui de feu noir. Ces deux cercles étaient unis comme s'ils n'en formaient qu'un. Sous le cercle noir, apparaissait un cercle qui ressemblait à du pur éther, aussi épais que les deux premiers cercles réunis. Venait ensuite un cercle qui était comme de l'air chargé d'humidité, aussi épais que le cercle de feu lumineux. Sous ce cercle d'air humide apparaissait un cercle d'air blanc, dense, dont la dureté évoquait celle d'un tendon humain ; il avait l'épaisseur du cercle de feu noir. Ces deux cercles étaient également liés entre eux comme s'ils n'en formaient qu'un. Enfin, sous cet air blanc et ferme, se montrait une seconde couche aérienne, ténue elle, qui semblait s'étaler sur tout le cercle, en paraissant soulever des nuages tantôt clairs, tantôt bas et sombres. Ces six cercles étaient liés entre eux sans espace intermédiaire. Le cercle supérieur inondait de sa lumière les autres sphères, cependant que le cercle de l'air aqueux imbibait tous les autres de son humidité.

De l'extrême est de la roue partait en direction du nord et jusqu'à l'extrême ouest une ligne qui séparait pour ainsi dire la zone septentrionale des autres zones. Au centre de la sphère d'air subtil, on distinguait une autre sphère, dont la circonférence était à égale distance de l'air dense, blanc et

lumineux. Le diamètre de cette sphère correspondait à la profondeur de l'espace qui allait de la partie supérieure du premier cercle au sommet des nuages, ou encore de la circonférence de la sphère aux dits nuages. La figure de l'homme occupait le centre de cette roue géante. Le crâne était en haut, et les pieds touchaient la sphère de l'air dense, blanc et lumineux. Les doigts des deux mains, droite et gauche, tendus en forme de croix, en direction de la circonférence, les bras de même[13].

Dans cette vision, Dieu porte l'univers dans son cœur. La roue vivante du monde, associée à son organe, est l'œuvre de son amour. Semblable à lui, elle forme un tout et enferme tout. Mue par l'intelligence qui ordonne l'univers, elle tourne sur elle-même, illustrant le processus du monde en mouvement et en devenir. Son symbole réunit les différentes qualités – l'unité, l'équilibre et la cohérence – qui définissent l'univers de Hildegarde. Dans son schéma, toutes les énergies cosmiques et divines (feu, air, eau), multiples et variées, mêmes antagonistes, agissent de concert. Elles se compensent et se modèrent, afin que tout excès soit évité.

Hildegarde distingue ainsi deux feux : un feu lumineux qui « pénètre toutes les créatures auxquelles il fait don de la joie de sa lumière : symbole de la puissance de Dieu, qui est au-dessus de tous et qui à tous confère vie[14] » et un feu noir, « un feu du jugement, presque un feu de géhenne, créé pour la punition des méchants ». Inséparables, ils se

régulent l'un l'autre afin qu'aucun d'eux ne domine ; « Ainsi la puissance et le jugement de Dieu sont fondus en une justice unique […] [15] ».

Les quatre vents du ciel issus des quatre têtes animales, analogues au souffle divin, sont, quant à eux, de véritables animateurs terrestres et célestes du monde visible et invisible. Tranquilles ou agités, ils assurent le mouvement du firmament et la rotation des planètes – Saturne, Jupiter et Mars, qui se situent dans le feu brillant, le soleil, qui se trouve dans le feu noir, Mercure, Vénus et la Lune, que l'on retrouve dans l'éther. Ils participent à l'épanouissement de la viridité[16] sur terre et de la vie de l'homme. Mouvant les sphères supérieures et les astres, qui agissent également sur l'homme, ils exercent une action équilibrante. Ils tempèrent et régulent leur flux, sans quoi il n'y aurait pas de vie sur terre. « Quant à toi, homme qui vois ce spectacle, comprends que ces phénomènes concernent également l'intérieur de l'âme[17] ! » écrit plus loin Hildegarde. Pour elle, la vie de l'âme reproduit celle des vents. La science des vents maîtrisés et bien distribués correspond à celle des vertus, qui pénètrent l'âme de l'homme et tendent vers la béatitude ; « Les vents […] tempèrent le monde de leur souffle, leur ministère préserve le salut de l'homme[18] ». Car l'homme est l'objet d'une foule de tentations. Aussi les souffles, qui émanent respectivement du léopard, du loup, du lion et de l'ours, lui rappellent respectivement la crainte du Seigneur, les châtiments infernaux, la crainte du Jugement dernier et la foule des ouragans et des angoisses qui assaillent son corps. Ceux qui sont issus du crabe, du cerf, du serpent et de l'agneau évoquent la confiance liée à

l'espoir et au doute, la foi, la prudence et la patience. Les vents, qui vivifient et tempèrent le monde, sont tantôt associés aux passions, tantôt aux vertus de l'homme.

La vision traduit une conception dynamique de l'univers et de l'homme. Pour Hildegarde, si les énergies cosmiques sont des puissances, qui permettent à la création de s'édifier et de s'ordonner, elles animent également l'homme et créent en lui la tension nécessaire pour qu'il aspire à un équilibre et s'élève vers son Créateur. Celui-ci est donc invité à choisir entre le diable et Dieu, la séduction du monde et les appels à la perfection divine.

En plus de cette structure énergétique, les visions de Hildegarde révèlent des mesures précises, qui régissent l'univers et l'homme[19]. En ce qui concerne les six sphères cosmiques, il est dit que l'épaisseur respective de celles-ci est indiquée sans la moindre erreur possible : le feu noir moitié plus mince que le feu lumineux ; l'éther aussi épais que les deux feux réunis ; l'air humide aussi épais que le feu lumineux, etc. Dans l'homme, les parties du corps répondent aux mêmes exigences arithmétiques, de bas en haut, de long en large, mais aussi dans l'espace à trois dimensions, d'avant en arrière ; il faut de la patience au lecteur devant la longue description des dimensions entre le front, le nez, la gorge, le nombril, les cuisses, les doigts de pied, etc. Ce goût extrême de l'exactitude, courant à cette époque, n'a rien d'un jeu. Il est au contraire le signe de la Présence divine. Dieu a « tout ordonné avec mesure, nombre et poids[20] », est-il écrit dans la Bible. L'ordonnancement des éléments de la nature selon des

mesures « justes » et « rigoureuses », établies d'après une échelle divine, sous-tend l'*ordo dei* qui est aussi *ordo mundi*.

Comme dans toute architecture sacrée, l'orientation se joint à la mesure. Rappelons que les églises occidentales sont, depuis le ve siècle, tournées vers l'est – défini chez Hildegarde comme « l'aurore de la sainte vie et la source du salut ». Chaque vision, qui participe à la contemplation des mystères de Dieu, fait donc référence à un espace mesuré et orienté. L'anatomie humaine s'organise également en deux parties géométriques opposées et complémentaires. Du côté droit, on trouve les organes qui puisent directement les énergies transmises par les vents et transportées par les humeurs, notamment le cerveau et le foie ; du côté gauche, ceux qui soutiennent et équilibrent l'action de leurs correspondants, soit les poumons et le cœur. Quant aux quatre orientations cardinales, l'abbesse ne fait que reprendre les constantes traditionnelles des penseurs médiévaux : l'est, l'ouest, le sud et le nord ne sont pas des directions ou des zones neutres, mais bel et bien des terres de salut, de crainte, de justice et de terreurs. La tension naturelle des éléments cosmiques, des puissances historiques et des énergies humaines, agit dans un espace orienté. Le salut de l'homme dépend de ce conflit intérieur, nécessaire à sa transformation.

L'homme, corps et âme en Dieu

Pour Hildegarde, l'homme n'est pas le résultat d'une quelconque évolution et encore moins le produit du hasard[21]. Il est *opus dei*. Dieu a façonné l'homme conformément à la constitution du firmament ; « [...] de même que le fondeur se sert d'un moule pour faire ses creusets. Dieu a donné à ce grand instrument qui est le firmament des mesures rigoureuses, et ces mesures, Il les a reproduites dans l'homme, bien que l'homme fût petit [...]. Dans la forme de l'homme, c'est la totalité de son œuvre que Dieu a consignée[22] ». Créé à l'image de Dieu, l'homme est doté d'un corps et d'une âme qui, de par leur naissance et leur croissance, sont inséparables de l'univers dans lequel ils sont nés. Aussi il a été conçu pour aimer et servir son Créateur[23]. Néanmoins, s'il est parfois fort et obéissant, il est également faible et prompt à la révolte. Imparfait, il doit reconquérir son statut divin, en arpentant le difficile chemin du salut. Dans cette entreprise, son corps est son soutien et son âme, son guide.

Le corps apparaît comme un véritable réceptacle de vie et le moteur de celle-ci. Constitutif de l'homme, il répond à la structure de l'univers dans des proportions adaptées. Le firmament et ses cinq premiers cercles correspondent à la tête, du front au cou ; l'air subtil et nuageux, le sixième cercle, à la poitrine, du cou au nombril ; la terre, au ventre, du nombril au sexe ; les vents aux quatre membres. Ce schéma corporel premier, en rapport étroit avec les éléments et les forces qui en émanent, trouve son analogie avec les facultés de l'âme. Ainsi l'âme agit de concert avec les organes du corps. Dans la poitrine[24], elle discerne toutes les pensées, elle considère la cause utile ou inutile de leur naissance, elle les consigne avant d'étudier l'attitude que doit prendre l'homme à leur égard. Dans le cœur, qui la réchauffe et l'affermit, elle achève, grâce à la raison, les actions humaines en leur communiquant le désir du bien[25]. À partir de ce schéma, Hildegarde arrive naturellement à une explication du don des sens de l'homme. Les cinq sens, à l'origine de la sensibilité du corps, sont les capteurs de la faim, du sommeil, de la fatigue, de sa force d'assimilation, de sa capacité d'excrétion et de sa puissance de régénération. Réglés sur les intentions de l'homme, ils l'aident à appréhender Dieu lorsqu'ils sont bien dirigés[26]. « L'homme a en lui trois sentiers. Lesquels ? L'âme, le corps et les sens. C'est par eux que s'exerce la vie de l'homme. Comment ? L'âme vivifie le corps et donne souffle aux sens ; le corps attire l'âme à lui et ouvre les sens ; quant aux sens, ils touchent l'âme et sont attachés au corps[27]. »

Comme nous venons de le voir, l'âme est indissociable du corps. Elle « soutient le corps par l'amour, de même que

la partie dure de la terre soutient la partie molle, et l'action des deux est en tout inséparable[28] ». Elle fournit la vie, anime et actionne la chair dans laquelle elle réside. Aussi elle tire sa joie d'être dans l'accomplissement des œuvres du corps. Pour illustrer son propos, Hildegarde utilise l'image puissante de l'arbre, symbole de l'unité de l'homme :

> *L'âme est dans le corps comme la sève dans l'arbre, et ses forces sont comme la force de l'arbre. Comment ? L'intelligence, dans l'âme, est comme la viridité des rameaux et des feuilles dans l'arbre ; la volonté, comme les fleurs ; l'esprit, comme le premier fruit qui sort de lui ; la raison, comme le fruit arrivé à maturité ; et les sens sont, en quelque sorte, l'élévation et l'extension de sa grandeur. Et c'est de cette manière que le corps de l'homme est fortifié et soutenu par l'âme*[29]*.*

L'âme est, en outre, vouée à reconduire l'homme vers les demeures célestes. Pour ce faire, elle est dotée de trois qualités distinctes : la compréhension « qui embrasse ciel et terre dans la puissance de Dieu », l'intelligence « la plus capable, qui reconnaît la malignité des péchés, avant de les délaisser dans la pénitence » et l'inclination « source de son propre mouvement, qui parachève, en suivant l'exemple des justes, les œuvres saintes et leur réceptacle »[30]. La raison[31], qui lui est incorporée, lui permet de distinguer entre les choses terrestres et célestes.

Si l'homme est petit dans l'ordre de la création, « il est grand de par l'énergie de l'âme[32] ». Il a plus de puissance que toutes les autres créatures. « La tête levée et les pieds bien calés, il est capable de mouvoir les éléments d'en haut comme ceux d'en bas. Les œuvres de ses deux mains pénètrent le tout, parce qu'il a, par l'énergie de l'homme intérieur, la possibilité de mettre ce pouvoir en œuvre[33]. » Privilégié dans la création, l'homme ne doit pas chercher à échapper à son destin le plus noble : parachever l'œuvre de son Créateur[34], en coopérant avec la nature.

---

1. Cette citation est issue de *La Table d'émeraude*, un des textes les plus célèbres de la littérature alchimique et hermétique, qui résume l'enseignement d'Hermès Trismégiste. Datant du VIe siècle, il fut traduit et commenté par de nombreux penseurs au XIIe siècle.
2. *Viriditas* signifie « viridité ». Ce terme provient du latin *viridis*, qui signifie « vert », « vigoureux ». Dans le Littré, il traduit l'état ou la qualité de ce qui est vert. Nous verrons un plus loin ce que Hildegarde entend exactement par là.
3. *Le Livre des œuvres divines*, IX, 14.
4. *Ibid.*, I, 1.
5. *Ibid.*, II, 2.
6. Pierre Monat, *Les Causes et les Remèdes*, Grenoble, Jérôme Millon, 1997, Livre I, p. 13.
7. *Le Livre des œuvres divines*, I, 13.
8. *Ibid.*
9. « […] le Père n'est pas sans le Fils, ni le Fils sans le Père, ni le Père ni le Fils sans l'Esprit saint, ni l'Esprit saint sans eux ; ainsi ces trois personnes sont un Dieu unique, dans une seule et entière divinité de majesté, et l'unité de la divinité demeure indestructible dans ces trois personnes, car la divinité ne peut être partagée, puisqu'elle demeure toujours inviolable, sans aucune possibilité de changement », *Scivias*, P. II, II, 2.
10. *Le Livre des œuvres divines*, I, 2.

11. L'univers, identifié à un œuf dans le *Scivias*, revêt la forme d'une roue dans *Le Livre des œuvres divines*. L'auteur s'en explique : l'œuf permettait de saisir en détail la distinction des éléments du monde, de mettre l'accent sur leur diversité et leur multiplicité ; la roue, elle, évoque l'exact équilibre de ces mêmes éléments.

12. Cette représentation de l'homme fait écho au croquis anatomique de l'Homme de Vitruve de Léonard de Vinci, qui verra le jour plus de trois siècles plus tard.

13. *Le Livre des œuvres divines*, II, 1.

14. *Ibid.*, II, 4.

15. *Ibid.*

16. « Il existe une force qui vient de l'éternité et elle est verte », écrit Hildegarde. S'appliquant à la nature et à l'homme, la viridité, qui est « l'œuvre du Verbe », désigne l'énergie qui fait pousser les plantes et par laquelle l'être humain se développe. Dans *Les Causes et les Remèdes*, on peut lire : « *Opus verbi viriditas est* », « l'œuvre du Père dans le Verbe du Fils est la force lumineuse et verte de l'Esprit ». Elle est ainsi l'expression, sur le plan matériel et terrestre, de l'opération divine.

17. *Le Livre des œuvres divines*, II, 32.

18. *Ibid.*, II, 18.

19. Tous ces éléments sont « mesurés d'après une échelle d'une droiture et d'une précision extrêmes », *ibid.*, II, 1.

20. *Le Livre de la Sagesse* 11, 20.

21. Comme le reste de l'univers, l'homme doit la vie à la viridité, qui pénètre toute la création. Issue de la conjugaison du feu et de l'eau au niveau des sphères supérieures, celle-ci est véhiculée par son âme et son cerveau dans son corps.

22. *Le Livre des œuvres divines*, IV, 97 et 105.

23. *Scivias*, P. III, IV, 15. « Par l'homme, Il [Dieu] assure l'épanouissement de toutes ses œuvres. […] De toute éternité, la création de cette œuvre – création de l'homme – était prévue en son conseil. Une fois ladite œuvre achevée, Il remit donc entre les mains de l'homme l'intégralité de la création, afin que l'homme pût agir avec elle de la même manière que Dieu avait façonné son œuvre, l'homme », *Le Livre des œuvres divines*, I, 2.

24. Pour Hildegarde, la poitrine « englobe le cœur, le foie, le poumon et les autres organes du ventre […] », *ibid.*, IV, 61.

25. *Ibid.*, IV, 61-62, 71.

26. *Ibid.*, IV, 37.

27. *Scivias*, P. I, IV, 18.

28. *Le Livre des œuvres divines*, IV, 54.

29. *Scivias*, P. I, IV, 26.

30. *Le Livre des œuvres divines*, IV, 17.

31. D'après les théoriciens du Moyen Âge, la raison est une *differentia animalis*, une distinction qui différencie l'homme de l'animal. L'être individuel se caractérise donc par la raison, qui est une de ses facultés principales avec la mémoire et l'imagination.

32. *Le Livre des œuvres divines*, II, 15.

33. *Ibid*.

34. « À l'homme, Dieu confia la place et l'honneur de l'ange déchu, Il le chargea de parachever la gloire de Dieu, ce que refusait ledit ange », *ibid.*, I, 10.

La prophétie comme révélation du salut

Le XIIe siècle est une époque heurtée, où les multiples mutations sociales, religieuses et politiques ne cessent d'affaiblir les institutions ecclésiales : la lutte pour le pouvoir entre l'Église, représentée par le pape Alexandre III, et l'Empire germanique, dirigé par Frédéric Ier Barberousse, la nomination des antipapes[1], le relâchement des mœurs des prélats, l'hérésie cathare, etc. Ces événements ont une répercussion directe sur le clergé, qui ne remplit plus son rôle : encadrer et guider les fidèles. Soucieuse, la littérature visionnaire et prophétique reprend le discours eschatologique de la fin du monde, de son cortège d'horreurs – les guerres, l'infidélité à Dieu, l'injustice, l'Antéchrist, le Jugement dernier, etc. –, jusqu'au sort de l'homme après la mort et la transformation ultime du monde. Hildegarde a une conscience accrue du désordre qui règne et de la crise qui sévit. Sous l'ordre de Dieu, elle quitte son monastère pour prophétiser, annoncer les événements à venir et prêcher sa parole. Fait exceptionnel pour une abbesse cloîtrée, elle entreprend successivement

quatre voyages qui la conduisent sur le Main, puis en Lorraine, en Rhénanie et en Souabe, dans les villes de Trèves, Metz, Cologne, Mayence, Kirchheim unter Teck et autres. Elle encourage les membres du clergé à rejoindre la voie du salut, à construire le Royaume de Dieu qui doit répondre à l'attente inquiète de la fin des temps, et à inciter les fidèles à en faire autant. Aussi son message prophétique s'adresse à tous. Sa correspondance, destinée aux papes, à l'empereur, aux abbés et aux abbesses, aux seigneurs, qui lui écrivent pour lui demander conseil, est éloquente à ce sujet. Là encore, elle rappelle à chacun de se conformer à la volonté de Dieu et de craindre ses châtiments. Face aux derniers temps de l'humanité, elle les invite à se préparer à la fin du monde et au Jugement dernier de Dieu.

Si Hildegarde dévoile aux hommes les événements ultimes, cela revient-il à dire que la prophétie est exclusivement annonciatrice de malheurs à venir ? Là réside toute l'originalité de la sainte car, pour elle, la prophétie est un chemin. En reliant le passé à l'avenir, elle actualise la parole de Dieu. Elle manifeste et révèle les mystères éternels qui mettent l'homme sur le chemin du salut[2]. En outre, la prophétie concerne autant la fin d'un cycle que l'avènement du nouveau qui doit le remplacer. L'Apocalypse ne se caractérise pas tant par la disparition du genre humain ou de la nature dans une catastrophe cosmique que par le bouleversement et le changement des valeurs, promesse de la « révélation » ou de la « (re)découverte »[3] du sacré, d'où rejaillira le principe divin au cœur de toute chose et à la base de l'ordre du monde, plus harmonieux et plus juste, à venir. Le temps linéaire, historique, est aussi

cyclique, mythique. Le déséquilibre doit le céder à l’équilibre. Les tribulations actuelles et futures sont des étapes nécessaires et transitoires que l’homme doit franchir en évitant l’injustice et la démesure. Hildegarde prévient ses contemporains de façon à maintenir leur ardeur et renforcer leur courage. Le génie visionnaire et prophétique lui permet d’anticiper sur les événements et d’enseigner à ceux qui l’écoutent comment les recevoir. Quand « l’airain et le plomb de l’injustice contamineront l’or de la justice, toute la bonne volonté de l’homme sera pesée à la balance de l’injustice[4] », son âme recevra donc « la récompense de ses œuvres, soit gloire, soit châtiment ». Elle exhorte ainsi les hommes à un examen de conscience approfondi. Car « Il n’est pas de faute, même vénielle [digne de pardon], qui doit être négligée et échapper à l’examen du Jugement et du châtiment de Dieu[5] ». Or « Si l’homme aime le bien et déteste le mal, il ne mettra jamais en doute sa libération au Jugement futur[6] », précise-t-elle. Les gardant d’une crainte excessive – l’excès menant à Satan –, elle les invite également à un effort constant en vue du bien et à la préparation à l’ultime combat entre les soldats du Christ et les armées infernales. « Il vous secoue, je vous le dis, Celui qui ne veut trouver aucun de vous non préparé, et Il ne tardera pas à venir[7]. »

Dans *Le Livre des œuvres divines*, les événements de l’Ancien et du Nouveau Testament soulignent une fois de plus le rôle fondamental de l’homme au sein de l’univers. L’Histoire, traitée du point de vue traditionnel et eschatologique, devient la traduction dans l’espace temporel de son destin selon l’intuition divine, soit la

dramatisation d’une voie salutaire. Ainsi les actes d’Adam et des prophètes de l’Ancien Testament révèlent les intentions de Dieu et marquent les étapes du salut de l’homme, de Noé, en passant par Abraham et Moïse, jusqu’à Jésus, qui les porte à leur accomplissement. Alors que la Genèse dévoile l’intention profonde du Créateur, créer l’être humain pour qu’il parachève sa création et manifeste sa Gloire divine, l’Apocalypse décrit de même tous les stades les plus terribles de la Révélation et de la Rédemption jusqu’au dernier jour du monde et son renouvellement, où les anges et les êtres justes célébreront Dieu dans leur perfection.

« Tout homme est une histoire sacrée »

Dans les Saintes Écritures, le temps est linéaire, historique. Il est, en effet, significatif, dans la tradition chrétienne, que des réalités éternelles y apparaissent sous la forme d'événements historiques, devenant par là même accessibles à la figuration et à l'entendement des hommes. Les écrits de Hildegarde n'échappent pas à cette règle. Dans ceux-ci, l'Histoire est à la fois une réalité tangible, dans laquelle s'inscrit l'humanité, et une matière intemporelle qui recèle les arcanes de son salut.

Dans *Le Livre des œuvres divines*, Hildegarde distingue deux figures qui incarnent le temps, allant de l'Ancien au Nouveau Testament[8], et le destin de l'homme. La voie salutaire du fidèle s'inscrit ainsi dans l'Histoire biblique depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ.

> *[…] la première [figure] avait une tête et une poitrine de léopard, des bras d'homme, mais ses mains ressemblaient à des griffes d'ours […]. Elle était vêtue d'une tunique en pierre : elle était donc*

absolument immobile, et elle tournait son regard en direction du nord. L'autre figure [...] avait un visage et des mains d'homme. Les mains étaient pliées, et les pieds ressemblaient à des griffes de faucon. Elle était vêtue d'une tunique qui paraissait de bois : blanche de la tête au nombril, rougeâtre jusqu'aux reins, grisâtre des reins aux genoux, trouble des genoux à l'extrémité des pieds. Cette figure portait un glaive, qui reposait de travers sur les reins. Elle demeurait immobile, et elle tournait son regard en direction de l'ouest[9].

Le projet du salut s'incarne tout d'abord dans la première figure, qui personnifie le temps précédant le déluge, où la loi est absente. Ce temps est marqué par la puissance, la force et les différentes natures bestiales des hommes. Il commence par Adam, qui transgresse le précepte divin et retourne à « la terre de changement », où les vicissitudes s'enchaînent. Il se poursuit avec ses deux fils, deux entités opposées, miroirs des penchants de la conscience humaine : Abel, qui sacrifie ses œuvres à Dieu, et son frère Caïn, qui tue ce dernier. Les hommes de ce temps « avaient de telles énergies, de telles forces qu'ils dominaient les bêtes les plus féroces ». Néanmoins, les mœurs de ces derniers devinrent doubles – il faut comprendre là antagonistes –, « ils ne possédaient pas les belles ailes de la raison, qui leur eût permis de monter vers Dieu avec une confiance et un espoir authentiques[10] ». Autrement dit, ils vivaient dans l'oubli de Dieu et selon le bon plaisir de leur volonté. Si la figure porte une tunique de pierre, qu'elle est immobile et qu'elle

regarde vers le nord, c’est que les hommes de ce temps s’enfermèrent dans la rudesse et la lourdeur des péchés. Quand ce peuple hostile eut empli la terre, la mort surgit. « Les eaux inondèrent la terre entière, qui se transforma en boue, et les cadavres engloutis coulèrent à jamais[11]. » Quant à ceux que Dieu avaient sauvés, après le déluge – il est fait allusion à Noé et à son arche qui transporta sa famille et une créature de chaque espèce animale –, « ils brûlaient dans la crainte de Dieu, et ils se mirent à offrir leurs sacrifices en l’honneur de Dieu[12] ». Or, génération après génération, l’esprit des hommes continua cependant à s’affaiblir. La terre et les énergies humaines se transformèrent.

La deuxième figure désigne le temps après le déluge, celui de la loi qui réglemente les mœurs. « Ce temps s’avança jusqu’à une certaine limite : là, la sévérité de ladite loi commença à vaciller ; les intentions et les actions des hommes évitèrent la peine et considérèrent plus la chair que l’esprit[13]. » Si la figure est revêtue de bois, ajoute Hildegarde, c’est que ce temps se fixa pour règle une loi qui néglige les fruits spirituels. Dans cette période, les hommes se détournent de Dieu.

D’âge en âge, la vision révèle un affaiblissement du principe divin, qui s’obscurcit petit à petit dans le temps pour s’en retourner à lui-même dans la figure rédemptrice du Christ. Le déclin de la force et de l’énergie divines concerne également l’homme qui, confondu avec les deux figures évoquées, intègre dans son corps, de la tête aux pieds, cette involution spirituelle.

La couleur blanche, qui va du sommet de la tête jusqu'au nombril, c'est le temps qui précède Noé, Noé qui connut son Créateur, qui se sut homme, qui ébaucha le premier édifice de sainteté, et qui apporta des offrandes à Dieu. Ce temps dura jusqu'à la venue d'Abraham qui était comme un centre de forces, le nombril pour ainsi dire. En ce temps, la fureur des eaux terrifia les hommes à ce point qu'ils pratiquèrent momentanément la crainte de Dieu. Du nombril aux reins, la figure est rougeâtre : c'est le temps qui va d'Abraham à Moïse, le temps qui brûle dans la circoncision. L'aurore précède le soleil : de même Abraham précède l'humanité du Fils de Dieu par le signe de la circoncision, qui vainc la luxure. Des reins aux genoux, la couleur grisâtre montre que le temps qui s'étend du législateur Moïse à l'exil de Babylone est un temps de dureté, de règne de la loi, un temps selon la chair, un temps qui se tourna vers la foule des vanités. Des genoux aux pieds, la couleur trouble évoque l'époque qui va de l'exil de Babylone à la ruine de la loi dans sa totalité[14].

Si les temps sont agités, ils s'acheminent néanmoins vers l'Incarnation du Fils de Dieu qui a le pouvoir de convertir tous ceux qui croient en lui. « Avec lui commence une autre époque, qui mène à la vie, point selon la chair, mais selon l'esprit[15]. » La loi sévère, qui réglemente les actes des hommes, le cède à l'amour, censé les réconcilier avec Dieu. Aussi le Créateur a dévoilé ses intentions dans

des signes prémonitoires, cachés dans les prophéties. Il montra ainsi l'arche à Noé, il donna à Abraham la circoncision et il enseigna la loi à Moïse. Cependant « seul le Fils de Dieu révéla aux croyants par la semence de ses paroles que ces croyants obtiendront la vie, quand ils seront saturés de sa chair et de son sang. C'est lui qui, par Lui, manifesta ce qui était caché dans les secrets de Dieu[16] ».

Pour Hildegarde, la création du monde contient en germe tout l'avenir de l'humanité ; le temps des origines est la matrice de l'Histoire. Le schéma originel est inscrit dans l'essence même de l'homme. Dans sa vision, Abel, Noé, Abraham, Moïse et le Fils de Dieu éclairent le chemin du salut. Chaque étape biblique correspond au développement intérieur, spirituel, de l'homme. Après la chute des anges, et de Lucifer, Dieu a décidé de racheter l'homme, lui permettant de se convertir et d'être sauvé[17]. Pour cela, il s'est incarné dans la personne de Jésus-Christ, son Fils, synthèse de tous les événements bibliques. « L'enfance de Jésus, c'est le temps d'Adam à Noé, sa jeunesse le temps de Noé à Abraham, le temps de ses miracles ressemble à la loi mosaïque, sa passion à l'exil de Babylone et sa résurrection à la libération du peuple d'Israël. Le Fils de Dieu restaure la création égarée[18]. » Aussi l'homme a la possibilité de se conformer à ce dernier, en revivant tout le drame historique de la chute et de la Rédemption, et devenir « demeure de Dieu[19] ». La boucle peut alors être bouclée : « En Adam, la connaissance ressemblait à une prophétie, et cette prophétie dura jusqu'à l'Incarnation du Fils de Dieu. Lui-même devait illustrer la prophétie, comme le soleil illumine la terre entière. Il accomplit en effet spirituellement en lui

toutes les prédications, avant la loi, sous la loi, quand il s'est tout entier offert au Père suprême[20]. »

La constante actualisation des événements primordiaux, immuables et fondateurs, prend tout son sens. Elle devient un chemin pour l'homme qui aspire à s'élever dans le divin, à maîtriser le temps et donc la mort. De la même manière, l'Apocalypse apparaît comme la phase nécessaire, cathartique, pour recouvrer l'état édénique, tremplin de la voie céleste et de la révélation ultime. Cet événement permet de comprendre jusqu'où l'homme doit s'engager pour la création ; elle lui permet aussi de ne pas craindre la fin des temps, vitale pour la restauration de l'harmonie perdue.

Les différents âges de l’humanité et le règne de l’Antéchrist

Dans l’œuvre de Hildegarde, l’Histoire épouse une savante et complexe composition. Dans le *Scivias*, elle s’articule autour de quatre temps distincts : le premier allant de la création au déluge, le deuxième, du déluge à Moïse, le troisième s’étendant jusqu’à l’Incarnation de Jésus-Christ, commencement du quatrième. Dans *Le Livre des œuvres divines*, plus précis que ce dernier, elle est également marquée par le passage des quatre chevaux de l’Apocalypse de la cinquième vision : le premier temps, symbolisé par le cheval blanc, commence avec Adam et s’achève lors du déluge ; le cheval rouge, qui lui succède, annonce l’époque des guerres et des massacres à laquelle met fin la Passion du Christ (et non plus l’Incarnation) ; le cheval noir inaugure la troisième période des persécuteurs de l’Église et le temps des martyrs – certainement l’époque à laquelle vit l’abbesse ; reste le quatrième et dernier temps, le plus terrible de tous, ouvert par le cheval verdâtre, annonciateur de calamités. La dixième vision de

l’ouvrage, qui comprend la description du règne de l’Antéchrist et de la fin du monde, se divise là encore en quatre parties dans lesquelles Hildegarde détaille davantage le déroulement de l’Histoire. S’étant déjà attardée par ailleurs sur les trois premiers de ces âges – soit les douze premiers siècles de notre ère –, la visionnaire s’attache tout particulièrement au dernier qui se découpe à son tour en cinq périodes : celle du chien de feu, du lion roux, du cheval pâle, du porc noir et du loup gris, qui scandent l’avènement de la fin du monde. Respectant une gradation dans le mal et le désordre, le point culminant est atteint avec l’époque du loup. S’il est difficile de fixer la date approximative de chacune d’entre elles, la progression du mal, désormais soumise à des secousses, voire à des interruptions qui la rendent moins linéaire, plus heurtée, et donc plus proche de l’Histoire, facilite les recoupements avec les faits historiques.

On peut avancer que Hildegarde se situe à la fin du temps du chien de feu, qui aurait commencé vers 1100-1101 – date à laquelle apparaît le don de la visionnaire[21]. Cette époque correspond à celle des hommes qui « méprisent la justice ». Le temps du lion, qui lui succède, est marqué par un moment de paix et de justice avant d’être à nouveau ponctué par de nombreuses guerres, à propos desquelles l’abbesse reprend l’argumentation traditionnelle qui distingue les guerres justes et injustes – les premières étant celles déclenchées par Dieu lui-même afin d’éradiquer le mal là où il se trouve et de restaurer la justice divine[22]. Dans ses écrits, Hildegarde déplore l’absence à son époque de ces hommes idéaux, armés de la main de Dieu, de ces

soldats du Christ confiants dans l'avenir et prêts à lutter le jour du Jugement dernier, parés de courage, de l'esprit de justice, de concorde et de paix. Elle voit alors s'ouvrir une nouvelle période de transition, troublée et balbutiante. Le temps du cheval est celui des hommes corrompus par les douceurs auxquelles ils ont goûté. Gorgés de richesses, repus de suffisance, ils en sont venus à oublier Dieu, pour retomber dans leurs péchés, imprimant partout la marque de leur arrogance. Une fois tombés dans « la débilité et la fatigue », les royaumes courront à leur perte. Ainsi, les guerres et les famines s'enchaîneront, la mort sera victorieuse, même si la justice reprendra parfois l'avantage. C'est aussi l'époque des « invasions de peuples païens » châtiés par Dieu, qui obtient parfois leur conversion. Or, si ces jours sont atroces, ils en annoncent d'autres pires encore, dont la venue de l'homme de perdition[23]. Le temps du porc est, lui, contradictoire : les prophéties se multiplient, tandis que les hérésies prolifèrent ; la foi demeure tandis que Satan commence à la pervertir. « Les hommes de ce temps fuiront la stabilité et la sincérité de la vraie foi, abandonnant Dieu, ils se tourneront vers le fils de perdition[24]. » Trahison des guides de l'humanité, schismes religieux et rejet de la loi divine marquent cette période ambiguë. « Lorsque la justice règne quelque part, l'iniquité la combat. Lorsque l'iniquité se renforce quelque part, la justice la confond, car le monde ignore la stabilité[25]. » On est alors proche de la fin, le temps du loup, caractérisée par le règne de l'Antéchrist, les pillages généralisés et le triomphe de la séduction diabolique, qui précède le Jugement dernier de Dieu.

Bien que Hildegarde ne nous donne aucun indice sur le choix de ces animaux, on peut penser qu'elle fait référence au symbolisme traditionnel de chacun d'eux. En effet, le chien correspond aux temps des gardiens fidèles des portes sacrées et des préceptes de Dieu. Sous son aspect positif, le chien de feu a d'ailleurs été repris comme l'emblème de saint Dominique au XIIIe siècle, dont les moines étaient nommés *Dominicanes* (« chiens du Seigneur »), ceux qui protègent la Maison divine par la voix, ou les hérauts de la parole de Dieu. On peut imaginer également que le lion, roi des animaux, puissant, souverain, solaire et lumineux, qualifie les hommes chargés des qualités et des défauts inhérents à son rang. S'il est l'incarnation même du pouvoir, de la sagesse et de la justice, en revanche, l'excès de son orgueil et de son assurance en fait le maître ébloui par sa propre lumière et le tyran qui se croit protecteur. En cela, il annonce clairement le temps du cheval. Symbole d'ardeur, de fécondité et de générosité, il incarne l'impétuosité du désir qui conduit déjà à l'excès et aux déséquilibres. Associé quelques fois aux forces infernales telles que la mort, il revêt parfois un aspect encore plus négatif. Il présage ainsi la fin d'une ère plus clémente, marquée par le porc qui symbolise presque universellement les tendances obscures sous la forme de l'ignorance, de la goinfrerie, de la voracité, de la luxure et de l'égoïsme. L'analogie entre le loup et le règne de l'Antéchrist est encore plus évidente. Symbole éminemment plus complexe, valorisé positivement ou négativement selon les traditions, il est ici synonyme de sauvagerie. Sa gueule dévoratrice s'apparente à la nuit et à l'enfer.

Vers la fin des temps, « Les signes se multiplieront dans le soleil, la lune, les étoiles, les eaux et dans les autres éléments et créatures annonçant par leurs présages comme dans un tableau les maux à venir[26] », écrit Hildegarde. Aussi le pire est à venir : l'Antéchrist et son cortège de monstruosités, le triomphe du mal, le massacre des hommes et la persécution de l'Église. La croyance en l'Antéchrist est très répandue au Moyen Âge. Si les institutions religieuses n'ont jamais clairement établi de doctrine à son sujet, la littérature du XIIe siècle lui accorde une place importante. L'abbesse, fidèle à celle-ci, le décrit en ces termes : « l'homicide fou, c'est-à-dire le fils de perdition, viendra dans très peu de temps, comme quand le jour s'en va au moment où le soleil se couche au couchant, c'est-à-dire quand arrive le dernier temps et que le monde perd sa force[27] ». Dans le *Scivias* et *Le Livre des œuvres divines*, il apparaît comme le fils d'« une femme immonde », nourrie dès son enfance par « les artifices du diable ». S'accouplant avec tous les hommes, cette dernière ignore quel est le véritable père de son enfant et passe pour une sainte aux yeux du peuple, contrefaisant l'immaculée conception de la Vierge Marie.

Dans la description de Hildegarde, l'Antéchrist s'affirme avant tout comme l'antithèse du Christ. Son œuvre maléfique s'oppose littéralement à celle de ce dernier. Sous son règne, les valeurs sont inversées. Maître du monde invisible, il commande aux éléments, provoque de gigantesques tempêtes, tandis que le son de sa voix ébranle le ciel et la terre. Les montagnes sont ainsi arasées,

les fleuves asséchés. Il exerce un pouvoir tyrannique sur les vivants : ceux qui le nient sont tués, ceux qui refusent d'admettre sa résurrection sont torturés. Les plus craintifs et les plus crédules accourent vers lui pour l'adorer comme un dieu et vénérer ses écrits. Il dispose à cet effet d'une arme fort efficace qui abuse les hommes : une écriture inconnue, forgée par le diable. « Et cet art de tromper, le diable le fait entrer chez ceux qui ont confiance en lui, si bien que, à leur tour, grâce à cet art, ils font, selon leur volonté, apparaître aux yeux des hommes, de façon trompeuse, toutes sortes de prodiges. Cependant, ils ne peuvent transformer en autre chose ni les éléments ni les autres choses que Dieu a créées, si ce n'est que par leurs artifices ils fabriquent pour ceux qui croient en eux un certain nombre de monstres, un peu à la manière de nuages[28]. » En outre, ses desseins sont clairs : détruire tout ce que Dieu a établi, enseigner une doctrine contraire à l'Évangile et répandre une morale perverse dans un monde où tout est désormais permis. Dans le *Scivias*, la visionnaire décrit la religion prônée par l'Antéchrist, qui adopte des sacrements et des rites désacralisés et rejette le baptême afin de dégager les hommes de toutes obligations morales. Double antinomique du Christ, l'agitateur de la fin des temps simulera le trépas et la résurrection pour se montrer son égal. Il s'attachera à détruire son œuvre, violant les lois et bafouant la justice. Il tuera également les deux prophètes, Énoch et Élie, envoyés par Dieu afin de lutter contre lui. Néanmoins, son destin est également scellé. Une fois « le nombre d'or des martyrs » atteint, l'armée des fidèles sera réunie pour le combattre. La vanité le perdra, comme elle a perdu Lucifer aux origines du

monde. Fou d'orgueil, il entreprendra de monter dans les airs à l'assaut du Royaume de Dieu. La puissance divine l'abattra et le Christ le mettra à mort. « C'est de cette manière que s'est achevée la guerre du fils de perdition, et lui-même ensuite n'apparaîtra plus dans aucune civilisation[29]. »

Notons que Hildegarde n'aborde jamais la question de l'incarnation historique de l'Antéchrist. Désigne-t-il un homme distinct ou toute l'humanité en perdition ? Les hommes déchus, responsables des événements tragiques, ne participent-ils pas aux prémices de son règne qui précédera le retour triomphal du Christ à la fin des temps ? L'Antéchrist est une figure mythique de la fin des temps, le héros des forces du mal et le principe destructeur en puissance. Comme le Christ, il incarne une figure intérieure, un double maléfique cette fois, au cœur assombri et aux desseins néfastes, que l'homme doit vaincre. Si la prophétesse annonce sa venue dans un temps très proche, il ne pourra néanmoins venir de sitôt puisque cinq époques vont se succéder avant son règne. Nous touchons ici une des limites de l'étude eschatologique dans le cadre historique. Car si l'abbesse a vu l'avenir, il est malaisé de distinguer dans ses prophéties tantôt écrites au passé, au présent ou au futur, de quelle époque il s'agit – à moins qu'il ne s'agisse de chacune d'entre elles fondues dans l'éternité. « Voyez, veillez et priez, car vous ne savez pas quand viendra ce temps », écrit-elle. Dans tous les cas, la vision de Hildegarde permet aux hommes d'être avertis et de se préparer ; le plus important n'étant pas quand l'Antéchrist

apparaîtra mais bien comment il sera reçu par les serviteurs de Dieu.

La fin des temps et le Jugement dernier

La fin des temps correspond à la fin du monde et à son renouvellement. Parallèlement à l’avènement de l’Antéchrist, les événements se précipitent. L’ordre naturel est bouleversé. « Les éléments hurlent[30] » chaque fois que les hommes commettent une injustice. Les peuples barbares (incroyants) et sanguinaires « envahiront de toutes parts le peuple chrétien, pillant et combattant, et détruiront de nombreuses régions et cités ; ils pollueront les règles de l’Église par d’innombrables vanités et ignominies, et contamineront de cette sorte tout ce qu’ils pourront […][31] ». Néanmoins ils seront vaincus, dispersés ou exterminés, tandis que les païens se convertiront en foule. Les chrétiens pourront alors reconstruire les cités dévastées et se fortifier. Ils ne pourront compter que sur leurs propres forces car les puissances politiques vacilleront, l’Empire romain s’écroulera et les principautés comme les royaumes feront sécession[32]. La hiérarchie ecclésiastique sera attaquée ; des prêtres et des évêques, qui porteront un nouveau nom, apparaîtront. Les juifs se convertiront et les anciennes

prophéties se réaliseront. En outre, l'Esprit saint accordera à quelques fidèles la capacité de prophétiser. Enfin prêts à connaître la fin du monde et la résurrection, clé de la vie éternelle, les hommes accomplis deviendront des prophètes. Le nombre des élus sera atteint, permettant de combler le nombre d'or des martyrs, indispensable à l'achèvement de la destinée terrestre de l'Église et au combat eschatologique final avec l'Antéchrist. *Le Livre des mérites de la vie* précise qu'une licorne, porteuse de paroles prophétiques, apparaîtra alors. « Ce qui a été créé sera détruit, et ce qui n'a pas encore été créé sera établi[33]. » Suivront la dissolution et la destruction de tout ce qui vivait sur terre, en mer et dans les airs.

Dans l'ultime vision de Hildegarde, la nature se déchire à l'image des forces primordiales qui s'affrontent. « Tous les éléments et toutes les créatures furent agités d'un mouvement effrayant ; du feu, de l'air et de l'eau jaillirent et ébranlèrent la terre, éclairs et tonnerre retentirent, montagnes et collines s'effondrèrent, si bien que tout ce qui était mortel rendit vie[34]. » La destruction est totale.

La visionnaire entend alors une voix, qui couvre le vacarme des éléments, appelant les fils des hommes qui gisent sous terre. Elle assiste à la résurrection des morts. « Et voici que tous les os des hommes, en quelque endroit de la terre qu'ils fussent, furent, presque un en instant, rassemblés et recouverts de leur chair, et tous les hommes se relevèrent avec leurs membres entiers, et leur corps avec leur sexe, les bons fulgurants de clarté et les mauvais dans la noirceur, si bien que, sur chacun, on voyait clairement ses œuvres. Et certains d'entre eux étaient marqués par la foi et

d'autres non, si bien que, parmi ceux qui étaient marqués, les uns avaient devant le visage une sorte d'éclair d'or, les autres une sorte d'ombre : et c'était là leur signe[35]. »

Le Christ procède enfin au Jugement. « […] brusquement, du côté de l'orient, se mit à luire une très grande rougeur ; et là, sur un nuage, je vis le Fils de l'homme, avec le même visage que celui qu'il avait dans le monde, avec ses plaies ouvertes, venant avec le chœur des anges, assis sur un siège de flamme qui brillait sans brûler, et ayant en dessous de lui la très grande tempête de la purification du monde. […] les bons étaient séparés des méchants. Et lui, d'une voix agréable, expliquant en quelque sorte son Évangile, donna aux justes le bonheur du céleste royaume, puis, d'une voix terrible, envoya les injustes vers les peines infernales […][36]. »

La justice, armée du discernement suprême qui doit être rétabli, apparaît comme la vertu fondamentale du drame dans lequel se trouve plongée l'humanité. Pour Hildegarde, elle correspond à la valeur coordonnatrice des pensées et des actions de l'homme en accord avec Dieu. À plus grande échelle, elle est le gage de la mesure et de l'harmonie du monde. En cela, elle s'impose comme le critère fondamental qui permet d'apprécier la valeur d'une époque.

Le retour à l'ordre est proche : le ciel accueille les élus, devenus plus lumineux que le soleil ; l'enfer engloutit les réprouvés, hurlant à la vue des tortures éternelles qui les guettent ; les éléments s'apaisent, le tumulte s'évanouit dans une immense tranquillité. « Et aussitôt tous les éléments resplendirent de la plus grande clarté, comme si on leur avait enlevé une peau très noire, si bien que le feu

n’avait plus aucun excès de chaleur, l’air n’avait plus aucune épaisseur, l’eau n’avait plus aucune fureur, la terre n’avait plus aucune fragilité. Et le soleil, la lune et les étoiles rougeoyaient avec un éclat et une beauté immenses, comme une multiple décoration du ciel, et ils restaient fixes, sans aucun mouvement circulaire, si bien qu’ils ne séparaient plus le jour et la nuit. Et ce n’était pas la nuit, mais le jour. Et ce fut terminé[37]. » Apaisée, la terre est alors submergée de viridité et de fécondité. Les hommes se concentrent sur la justice, qui a tant fait défaut au monde durant ces temps agités. Les souverains et le peuple entier mettent les commandements de Dieu en application. En outre, tous les mystères de Dieu sont révélés à l’homme[38], qui a atteint la maturité et a fait son salut. « Transformé en esprit », celui-ci a alors une « vision parfaite de la sainte divinité, de tous les esprits et de toutes les âmes[39] ».

La sérénité, qui règne à la fin de la vision de Hildegarde, marque le retour au calme des premiers jours de la création. Le nouveau monde, qui surgit après la destruction finale, est harmonieux et parfaitement unifié. Les couples d’opposés, le jour et la nuit, la lumière et les ténèbres, sont abolis et dépassés. Le principe divin règne. Le monde a subi une transformation durable ; son ressourcement a pris forme.

La dimension eschatologique, qui imprègne les prophéties de Hildegarde, préfigure l’intervention divine attendue dans le temps, en vertu de laquelle l’agitation du monde cessera. Aussi la fin du monde n’est pas synonyme d’anéantissement de la création, puisqu’elle annonce sa régénération. Si le récit apocalyptique est révélation de la fin et prétend même la rendre imminente, c’est

essentiellement pour que le juste se conforme au bien dans l'immédiateté de sa conscience, en prévision de la rédemption à venir. Au moment du Jugement dernier, alors que ce dernier aura discerné et choisi entre le bien et le mal, se sera engagé et allié avec Dieu, l'Histoire pourra basculer dans un « tout autre […] instant de jugement et d'alliance en même temps, acte spécifique du présent, nouveau commencement, renouvelé mais non répété. […] C'est ici et maintenant que l'homme s'ouvre à la transcendance et qu'il transcende le devenir de l'Histoire[40] ». En définitive, la prophétie est, dès le moment de l'énonciation apocalyptique, un éveil à l'avènement et une veille de tous les instants, l'amorce dans l'immédiat d'une pensée de la transcendance et une révélation du salut à préparer. Elle évoque le passage du terrestre au céleste, du perpétuel à l'éternel, du monde fini au royaume infini.

---

1. Pour lutter contre Alexandre III (élu par l'institution pontificale de Rome), Frédéric Ier Barberousse a nommé pas moins de quatre antipapes : Victor IV, Pascal III, Calixte III et Innocent III.
2. « Ce sont les mystères théologiques et cosmologiques qu'elle veut percer, plus que les secousses et les avatars d'un futur dont, tout compte fait, seul le terme vaut la peine : le Jugement dernier », écrit Bernard Gorceix, *op. cit.*, p. XLII.
3. Apocalypse provient du terme grec *apocalypsis*, qui signifie « dévoilement » ou « révélation ».
4. *Le Livre des œuvres divines*, X, 8.
5. *Ibid.*, II, 42.
6. *Ibid.*, II, 14.
7. *Nova sanctae Hildegardis opera*, in *Analecta sacra Spicilegio Solesmensi parata*, t. VIII, éd. par Jean-Baptiste Pitra, Mont-Cassin (Italie), 1882, *epistolae* nº 29.

8. « Toute cette œuvre [...] prit forme par la suite dans les hommes », *Le Livre des œuvres divines*, VII, 3.
9. *Ibid.*, VII, 1.
10. *Ibid.*, VII, 5.
11. *Ibid.*, VII, 6.
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*, VII, 8.
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*, VII, 9.
16. *Ibid.*
17. « L'ordonnance divine de la création a dès le début prévu que l'homme devait être renouvelé en sa vie spirituelle », *ibid.*, VII, 13-17.
18. *Ibid.*
19. *Ibid.*
20. *Ibid.*, VII, 12.
21. Le temps du chien de feu est, en effet, marqué par l'existence d'une prophétesse qui naît au moment où s'enclenche le processus final de la destruction du monde. La coïncidence est nécessaire, car elle permet de prouver l'authenticité des prophéties de la sainte, manifestant ainsi aux yeux de tout un peuple l'urgence et la gravité de la situation.
22. Rappelons que Hildegarde a vécu au temps des croisades, les trois premières s'étendant de 1095 à 1192.
23. *Le Livre des œuvres divines*, X, 23.
24. *Ibid.*, X, 27.
25. *Ibid.*, X, 26.
26. *Ibid.*, X, 28.
27. *Scivias*, P. III, XI, 25.
28. *Ibid.*, P. III, XI, 29.
29. *Le Livre des œuvres divines*, X, 37.
30. *Scivias*, P. II, VI, 95.
31. *Le Livre des œuvres divines*, X, 23.
32. *Ibid.*, X, 25. La visionnaire fait référence à une civilisation calquée sur les idéaux politiques romains et transposée dans un temps futur.
33. Lys-Marie Angibeaud, *Le Livre des mérites de la vie*, Saint-Benoît-du-Sault, Éditions bénédictines, 2012, 6, 1.
34. *Scivias*, P. III, XII, prologue.

35. *Ibid.*

36. *Ibid.*

37. *Ibid*.

38. « Toutes les portes refermant des secrets s'ouvriront », *Le Livre des œuvres divines*, VI, 6.

39. *Ibid.*, IV, 72.

40. Armand Abécassis, *La Pensée juive*, 4, *Messianités : éclipse politique et éclosions apocalyptiques*, Paris, Le Livre de poche, 1996, p. 196-197.

Du salut de l’homme au salut de l’humanité

Au Moyen Âge, l’objectif de tout bon chrétien est de faire son salut, en observant les divers rituels, en pratiquant les sacrements, en participant à la vie de la communauté encadrée par le curé, en partant en pèlerinage vers Jérusalem, Rome ou Saint-Jacques-de-Compostelle, où reposent les reliques des saints. Or si la voie du salut est la promesse de la vie éternelle dans l’au-delà, elle est aussi un chemin pour la libération de l’âme ici-bas et, par là, l’accomplissement spirituel de l’homme.

La voie prônée par Hildegarde s’inscrit dans la voie du salut traditionnelle, fondée sur une relation personnelle avec un Dieu trinitaire – Père, Fils et Saint-Esprit. Désirant que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité, le Créateur a permis que le salut universel s’opère dans le Christ, son Fils. Jésus est le médiateur entre Dieu et les hommes. L’Esprit saint est le dispensateur des grâces divines. L’homme est appelé à se dépasser, à imiter le Christ et à connaître Dieu, en s’unissant à lui grâce à l’Esprit saint. Aussi son seul désir ne

suffit pas à assurer son salut effectif. Il doit se convertir totalement et faire sienne la volonté de son Père, qui est dans les cieux. Le salut rédempteur, reposant sur l'expérience trinitaire, exige une transformation de la conscience par l'amour et l'exercice des vertus théologales[1] – que sont la foi, l'espérance et la charité –, qui anticipent la vie éternelle et la préparent comme disposition active ; le but étant qu'il soit porté à son accomplissement dans le temps et dans l'Histoire, tout autant que dans l'espace et l'univers.

Pour la visionnaire, le salut de l'homme participe au salut de l'humanité et du monde. Tributaire de la consommation des temps bibliques, il aboutit en effet à un point ultime, la figure rédemptrice du Christ – double intérieur de l'homme –, pour s'ouvrir dans un éternel présent sur l'espace, preuve de l'avènement d'une nouvelle réalité, de la transformation de l'être et du monde. La maison du salut élevée ici-bas, entrevue dans ses visions, est une œuvre commune à tous les hommes ; elle est le reflet de la création d'un centre intérieur à eux-mêmes, lié à Dieu. Elle préfigure la Jérusalem céleste, fruit de la terre mariée au ciel et symbole du nouvel ordre à venir. Aussi l'homme, adhérant au projet divin, doit coopérer au moyen des vertus. En effet, l'expérience spirituelle seule ne saurait être la cause, ni même le signe indubitable de son salut[2]. L'exercice des vertus est « l'œuvre de l'homme qui œuvre en Dieu[3] » dans le monde empirique. L'amour, l'humilité, la paix et la sagesse sont les critères du salut effectif et des œuvres bonnes, qui assurent la marche de la roue du monde, génératrice d'un nouvel absolu.

La maison du salut, préfiguration de la Jérusalem céleste

La fin du monde s'achève dans l'édification de la Jérusalem céleste, une cité descendue du ciel pour sauver les hommes et rassembler les croyants après les déchaînements de l'Apocalypse. Temple de Dieu, la ville sainte est la représentation de l'aboutissement de l'Histoire et l'avènement d'une ère nouvelle de l'humanité, qui repose sur le salut des hommes.

Dans le *Scivias*, Hildegarde voit un édifice quadrangulaire, semblable à une ville, qui trône au sommet d'une montagne, point culminant du monde. Selon l'ordonnance divine, il s'architecture harmonieusement suivant une orientation et des dimensions précises. Il se compose de la tour du précurseur de la volonté de Dieu qu'est la circoncision, de la colonne du Verbe de Dieu, d'une tête, sorte de sentinelle avancée, image de la colère divine, du mur de l'Ancienne Loi, de la colonne de l'humanité du Sauveur, des statues des vertus, et de la tour de l'Église. Le

Fils de l'homme est la pierre angulaire de l'ensemble. Reposant sur la crainte de Dieu, l'édifice réunit un grand nombre de fidèles aux quatre coins de la terre, fortifié par la solidité des vertus, grâce aux quatre pierres de taille de la foi. Aussi la première « pierre de taille de l'homme[4] » est Adam, la deuxième Noé, la troisième Abraham et Moïse, la quatrième la Sainte Trinité[5].

La construction se mue alors en véritable maison du salut des hommes. Les figures de l'Ancien et du Nouveau Testament en révèlent les différentes étapes qui se déploient à travers l'action juste, apparue en Abraham et en Moïse, la justice pénétrante du Fils de Dieu et l'action brûlante octroyée par le Saint-Esprit. La foi et l'humilité conduisent les fidèles sur la voie des bonnes œuvres, sur laquelle Dieu accorde sa protection et sa défense. Guidés par leurs sens, ceux-ci s'élèvent de vertu en vertu jusqu'à leur rédemption selon la volonté divine. Ils revêtent les différents habits de l'amour du ciel, de la discipline, du respect, de la miséricorde, de la victoire et de la patience[6]. Fidèles à la loi divine, ils redoutent la justice de leur Créateur. Craintifs au début de l'œuvre, ils sont courageux, appliqués, en son milieu, et humbles à la fin. La pénitence les aide à se purifier corps et âme, et à fuir la colère de Dieu, qui punit sévèrement le péché. La modération, la générosité, la pitié, la vérité, la paix, la béatitude et le discernement les soumettent au magistère de leur Créateur. L'ineffable Trinité, révélée lors de la consommation des temps, devient l'objet de leur foi et de leur adoration, dans la simplicité du cœur. Elle apparaît à toutes créatures par son pouvoir et sa puissance, à l'exception des cœurs

incrédules, et elle pénètre tout comme une épée qui s'enfonce. La sainteté, voilée pour les esprits des incroyants, se manifeste à l'intérieur des fidèles par la foi et l'action, à l'extérieur par sa renommée et sa parole. Les vertus – humilité, charité, crainte de Dieu, obéissance, foi, espérance et chasteté – agissent pleinement en eux avec une vive acuité. Ainsi les croyants donnent naissance à la construction nouvelle.

Le Livre des œuvres divines poursuit et complète cette vision. Hildegarde y voit une cité majestueuse, qui représente l'œuvre stable et ferme de Dieu :

> *[…] j'aperçus comme une grande cité, en forme de carré, ceinte d'un mur à la fois de splendeur et de ténèbres, une cité qu'ornaient aussi des collines et des figures. Sur le côté est de la cité se dressait une grande et haute montagne, d'une pierre blanche et dure, qui ressemblait à un volcan. À son sommet resplendissait un miroir, dont la clarté et la pureté paraissaient même dépasser celles du soleil. Une colombe apparut dans ce miroir, les ailes écartées prête à prendre son envol. Ledit miroir, qui était le lieu de merveilles cachées, projetait un éclat qui s'élevait et qui s'étendait, et au sein duquel se manifestaient de nombreux mystères, et plusieurs formes et figures. En cette splendeur, et en direction du midi, apparaissait un nuage, blanc dans sa partie supérieure, noir dans sa partie inférieure. Au-dessus de ce nuage resplendissait*

toute une cohorte angélique. Les uns rayonnaient comme le feu, les autres étaient toute clarté, les troisièmes scintillaient comme des étoiles. Tous étaient agités par le souffle d'un vent, telles des lanternes allumées[7].

Dieu, qui soutient le monde entier, a là encore tout prévu. Dans sa sagesse, il a doté la cité de multiples qualités : l'ordre et la rigueur (le carré régulier est une forme parfaite), la richesse à travers la multiplicité (le carré abrite une foule de formes et de figures), la lumière et les ténèbres, le bien et le mal (la muraille qui l'entoure est double, lumineuse et sombre ; le nuage est blanc et noir tout à la fois). Ainsi elle cristallise tous les couples antagonistes qu'elle transcende en une nouvelle entité. En elle s'annulent tous les contraires qui se fondent en un bloc clos et solide, équilibré et harmonieux, régi par l'énergie divine.

La colombe, qui apparaît dans le miroir, reflète le projet de Dieu. Si l'animal a deux ailes pour voler, c'est que l'ordonnance divine possède elle aussi deux ailes, les anges et les hommes. Reposant sur la montagne, la colombe est prête à tout ordonner. Dans le silence, l'homme est également prêt à agir selon la volonté de son Créateur. En l'assurant de la protection des anges, Dieu lui a donné en quelque sorte deux ailes : la volonté et le désir d'agir, pour qu'il s'envole avec force vers la compagnie de ces derniers. En outre, aucun homme n'est capable de réaliser son œuvre sans l'Incarnation du Verbe de Dieu, qui a pris forme en Jésus-Christ, son Fils.

Le miroir, qui réfléchit les nombreuses merveilles et profonds mystères de Dieu, nous indique que l'homme ne peut connaître ce qui se révélera bientôt à lui. Aussi dans le nuage blanc et noir, se révéleront les intentions des esprits bienheureux, dignes de louange, et celles des esprits déchus.

La cohorte angélique est là pour assister les hommes : les anges de feu recèlent les énergies les plus vives, rien ne peut les ébranler ; les anges, qui sont toute clarté, sont ébranlés par le service des œuvres humaines, qui sont aussi les œuvres de Dieu ; les anges qui ressemblent à des étoiles souffrent avec la nature humaine, ils sont les compagnons des hommes, ils leur adressent des paroles de raison et les détournent des actions mauvaises.

Chez Hildegarde, la Jérusalem céleste est une œuvre commune aux hommes unis à Dieu, dont les « cœurs de feu » sont « les pierres très pures »[8]. Ses fondations reposent sur le salut de ces derniers – leur corps et leur âme sainte « en vision de paix », purifiée « de toute souillure du péché »[9], étant les matériaux de la construction. Car seuls ceux qui sont transformés dans leur âme, sont « fortifiés et sanctifiés dans leur chair [...][10] » et apparaissent dans le ciel, après la résurrection, dans leur propre corps[11]. Or si l'homme a le pouvoir de choisir le bien, en aspirant à Dieu, c'est l'Esprit saint qui parachève l'œuvre divine. La pierre brute est en effet une matière passive, ambivalente. Si la seule activité humaine s'exerce sur elle, elle s'avilit. Si au contraire l'activité céleste et spirituelle s'exerce sur elle, en vue d'en faire une pierre taillée et achevée, elle s'ennoblit. L'âme de l'homme est à l'image de la pierre. Juste et

parfaite, elle a le pouvoir de transformer toute chose. Aussi ce sont les œuvres bonnes, accomplies dans la droiture de la justice, par les hommes touchés par l'Esprit saint, qui ornent la Jérusalem céleste et la portent à son accomplissement. « […] de même que la rosée descend des nuées et arrose la terre de son humeur, de même les bonnes œuvres descendent de Dieu chez les hommes et sont arrosées par l'effusion du Saint-Esprit, si bien que l'homme fidèle, produisant un fruit bon et suave, obtient sa participation à la cité d'en haut […] [12]. »

La Jérusalem céleste est faite de « pierres vivantes » qui participent activement à son édification. C'est pourquoi Hildegarde invite expressément tous les hommes à devenir des pierres de la cité céleste : « l'homme doit travailler avec la plus grande constance dans l'édifice de la bonté de Dieu, en quelque sorte sur les deux murs que sont l'âme et le corps[13] » ; les moines et les moniales étant appelés à connaître un destin plus remarquable puisqu'ils sont les « fenêtres de Jérusalem[14] ». L'élaboration de la cité céleste est donc un projet vivant qui prend racine dans le présent. Elle a lieu ici et maintenant. Reposant sur tous les hommes, elle se construit progressivement à travers l'évolution et la transformation de leur conscience spirituelle. En outre, la Jérusalem céleste incarne le nouvel ordre du monde à venir, à la fin des temps – sa forme carrée, représentant la terre, s'inscrit parfaitement dans celle du cercle, lié au ciel, rappelant la perfection et la justesse de l'œuvre divine. En ce sens, elle représente également la pierre de voûte d'un nouvel absolu symbolisé à travers la roue cosmique

lumineuse, activée par l’amour, de la dernière vision du *Livre des œuvres divines*.

Les figures d’amour et de sagesse

Dans *Le Livre des œuvres divines*, Hildegarde personnifie les vertus, qui signent l’accomplissement du salut. Elle décrit successivement quatre figures, confondues avec l’homme, allégories de l’amour, de l’humilité, de la paix et de la sagesse.

L’amour et l’humilité se tiennent debout dans « une fontaine d’eau très pure, sertie dans sa partie supérieure d’une pierre ronde, percée de cavités ; elles y étaient comme enracinées. Comme des arbres, elles semblaient croître en cette eau, l’une entourée d’un éclat de pourpre, l’autre d’un éclat tout de blancheur[15] ». La paix est à l’extérieur « au-dessus de ladite pierre, vêtue de blanc, et sa face resplendissait d’une clarté telle que cette clarté forçait mon regard à se détourner[16] ».

L’amour, primordial chez la visionnaire, est « la clarté du Dieu vivant[17] ». Il est assisté de l’humilité et de la paix. De lui émane la lumière vivante, d’où procède toute la création, dont l’homme. « Quant à la fontaine de vie, c’est l’Esprit de

Dieu que Lui-même disperse dans toutes ses œuvres. De cette fontaine, elles ont tiré leur vie ; par cette fontaine, elles possèdent la vie qui donne la vie[18]. »

L'homme « possède en son âme la faculté qui lui permet de tout ordonner selon sa volonté[19] ». Or, tant que les énergies divines n'œuvrent pas en lui, il est une ombre. Si l'ombre « traduit la forme », c'est la splendeur divine qui la dévoile et la manifeste[20], grâce à l'amour. L'amour, soutenu par l'humilité, a donc le pouvoir de révéler l'œuvre de Dieu, qui se parachève dans l'homme. C'est en lui que la création s'épanouit selon l'ordre divin et que toutes les créatures resplendissent[21]. La paix, ne pouvant être maintenue sur terre comme elle règne dans les cieux, est dans les mains de l'homme qui, une fois accompli, peut manifester « ce Dieu dont il porte le sceau[22] ». Son rétablissement est le gage de la présence du Fils de Dieu sur terre.

La sagesse « mesure tout de la même mesure, afin que les poids s'équilibrent, afin que les créatures ne puissent mutuellement s'inverser[23] ». Grâce à l'amour, elle assure la stabilité de l'œuvre de Dieu. Elle empêche l'homme de renoncer à son projet et de chuter comme le premier homme. Elle est aussi plénitude et maîtrise. Toute œuvre sage, se faisant dans la piété et la douceur, ne peut être détruite.

L'œuvre de l'homme se parfait donc dans la sagesse. Hildegarde entrevoit celle-ci dans une vision de toute beauté : « Je vis [...] tournée vers l'est une figure dont le visage et les pieds rayonnaient d'un tel éclat que mes yeux en étaient éblouis. Sur sa robe de soie blanche, elle portait un manteau vert, richement orné des gemmes les plus

diverses. À ses oreilles un pendentif, un collier sur la poitrine, aux bras des anneaux, des bijoux d'or fin sertis de gemmes[24]. » La figure rayonnante représente « la sagesse de la vraie béatitude[25] ». La robe de soie blanche, associée au Fils de Dieu, signifie que l'homme accomplit les commandements divins. Si le manteau est vert, c'est que les intentions de ce dernier sont bonnes et pleines de vie, ses œuvres pleines de vertus. Les boucles d'oreilles rappellent que l'homme refuse d'entendre les méchants murmures. Si sa poitrine est protégée, c'est qu'il néglige ses désirs illicites qui l'éloignent des desseins de son Créateur. Les anneaux des bras évoquent le courage qui lui permet de se défendre du péché. De tout cela la pureté de la foi est la source.

L'homme doit consacrer à Dieu toutes ses activités afin que celui-ci prenne forme et se manifeste à travers elles. Aussi l'amour humble et la sagesse sont les gages que son action personnelle est unie à la volonté de son Créateur. Cette alliance est la condition de la libération de son âme. Dès lors que l'âme cesse de revenir constamment à ses propres désirs et qu'elle s'offre de plus en plus ardemment, la paix et la justice peuvent régner. Le Royaume de Dieu peut alors s'établir durablement.

La roue cosmique mue par l’amour, ou le nouvel absolu

Dans la dernière vision du *Livre des œuvres divines*, la roue cosmique est actionnée par la figure d’amour, qui remplace l’homme en son centre. Présente au début de l’ouvrage, elle réapparaît quelque peu modifiée, symbolisant l’accomplissement du salut de l’homme et le nouvel ordre à venir.

> *Je vis ensuite, près de la montagne située au centre de la partie orientale, comme une roue d’une surprenante amplitude, qui ressemblait à un nuage blanc et qui était tournée vers l’orient. Cette roue était coupée en deux par une ligne transversale, qui se déployait de gauche à droite, comme la respiration d’un homme. Dans la moitié supérieure de la roue, du sommet jusqu’au milieu de ladite ligne, on voyait descendre un rayon, comme une aurore rougeoyante. La partie supérieure de la roue, du côté gauche jusqu’en son milieu, émettait une couleur verte, et, du côté droit jusqu’au milieu,*

une couleur rouge : les deux espaces qu’occupaient ces deux zones colorées étaient identiques. La moitié de la roue située au-dessous de la ligne transversale était d’un blanc mêlé de noir. Or voici qu’au milieu de la roue et sur la ligne dont je viens de parler apparut, trônant, une figure qui m’avait été auparavant présentée comme étant l’amour[26].

À la fin des temps, l’homme a retrouvé « cette unité qui fait de lui un Dieu et un homme vrai[27] ». Métamorphosé en figure d’amour, il s’inscrit dans le cercle lumineux d’une roue. Avec lui le monde s’engage dans une transformation qui achève l’œuvre de Dieu.

La roue figure les sphères cosmiques, le globe terrestre, l’ensemble des châtiments et des récompenses, prévus par le Créateur. Le symbole est bien choisi. À l’instar de Dieu, la roue contient tout sans restriction ; rien ne peut la fragmenter, ni la compléter. Transcendant tous les éléments, elle opère sans cesse sur ce qu’elle contient. Aussi elle résume toute l’œuvre divine. Alors que sa partie supérieure demeure immuable, sa partie inférieure se liquéfie, puis se divise en une série de strates : l’une ondoyante, l’autre rouge, la troisième claire et la quatrième « troublée et tempétueuse ». La prescience divine est devenue Histoire. Hildegarde l’explique consciencieusement. La zone ondoyante, c’est le temps qui s’achève avec le déluge. Les strates rouges, puis blanches, le temps qui va de Noé à Jésus. Quant à la zone de trouble et de tempête, ce sont les temps actuels. Divisées en autant

de périodes (détaillées plus haut) qui portent des noms d'animaux, elles précèdent la naissance du fils de perdition, l'Antéchrist, le martyr d'Énoch et d'Élie, la lutte finale et la victoire du Christ.

La voie du salut est un chemin vivant. Elle emprunte le dynamisme de la sphère en mouvement, qui figure l'accomplissement de l'homme sur le plan divin en accord avec la création – gage de l'harmonie du monde animé par l'amour. Voici comment Hildegarde décrit la figure moteur :

> *Sa parure était […] différente de l'apparition précédente : son visage resplendissait comme le soleil, ses habits avaient la splendeur de la pourpre, et elle portait un collier d'or orné de pierres précieuses ; ses sandales avaient l'éclat de l'éclair. À la hauteur du visage, elle tenait une tablette qui brillait comme du cristal. Cette tablette portait l'inscription suivante : « Je me manifesterai dans la beauté, tel l'argent, car la divinité, qui ignore le commencement, possède une grande clarté. Mais tout ce qui a un commencement connaît des contradictions angoissées, et ne peut saisir les secrets de Dieu en pleine connaissance »*[28]*.*

L'amour se révèle être le désir fondamental de l'homme, qui le pousse à se réaliser sur le plan divin. Aussi il actualise les virtualités de l'être qui aspire à se transformer et à s'accomplir grâce à une suite d'échanges matériels, sensibles, spirituels, avec le monde et Dieu, qui sont autant

de chocs. L’amour a le pouvoir de surmonter et de réconcilier ces antagonismes, d’assimiler des forces différentes, de les intégrer dans une même unité. Il relie, unifie l’âme et Dieu. En ce sens, il est à sa juste place dans la roue de l’univers entraperçue par Hildegarde, qui est la synthèse dynamique de toutes les tendances opposées, régie par le Créateur. L’univers est à l’image de l’être, il suit une évolution analogue à celui-ci. L’amour y opère comme une force consciente qui permet d’en assurer l’unité et d’en éviter la fragmentation. En tant qu’énergie créatrice, il marque le passage du chaos primitif à l’ordre définitif de l’univers, générateur de vie.

Symbole du monde manifesté, la roue est à la fois une image du cosmos et de l’être avec ses possibilités. Son mouvement incarne le changement, le devenir. Son unité et sa totalité (elle n’a pas de commencement ni de fin), l’ordre et la perfection éternelle. L’homme-amour, qui se trouve en son centre, est le point d’intersection entre la terre et le ciel, le mouvement de la vie et les principes éternels. Il agit là en conformité avec Dieu. À l’instar de la croix qu’il incarne, debout, les bras tendus sur les côtés et les pieds joints, il relie le plan horizontal, terrestre, au plan vertical, céleste. Dans cette fusion roue/homme, l’axe central, immuable, s’identifie à l’être accompli, conforme au Christ, devenu le garant de l’ordre du monde. Détaché de son seul devenir individuel, celui-ci accomplit son destin en participant au salut du reste de la création. Sa mise en ordre intérieure, assurée par l’amour, s’exprime à l’extérieur, elle prend alors une dimension cosmique de pérennisation du grand Tout, de l’absolu.

1. Leur source se trouve dans la première épître de saint Paul aux Corinthiens (1Co 13,13). La foi est la disposition à croire aux vérités révélées, l'espérance à espérer la béatitude, la charité est l'amour de Dieu et de son prochain. Dans la doctrine du Nouveau Testament, les vertus théologales effectuent formellement l'union à Dieu. Néanmoins leur exercice concret demeure imparfait ; conditionnées par la culture, les dispositions personnelles et le corps, elles doivent être activées par les dons de l'Esprit saint qui assurent leur justesse et leur efficacité.
2. « […] l'homme trouve son achèvement par les vertus », *Scivias*, P. III, III, 3.
3. *Ibid*.
4. *Ibid.*, P. III, II, 4.
5. « […] l'Ancien Testament […] s'est achevé dans le Fils de Dieu » ; « […] s'est alors dressé, avec l'Église, un germe intérieur, grâce à ce même Fils de Dieu, qui est né et qui a souffert pour le salut des hommes, ressuscitant ensuite et revenant à son Père, et qui a restauré la pierre qui avait été dissimulée et diminuée par la chute d'Adam, pour apporter le salut aux âmes des hommes », *ibid.*
6. *Ibid.*, P. III, III.
7. *Le Livre des œuvres divines*, VI, 1.
8. *Scivias*, P. III, VII, prologue.
9. *Ibid.*, P. III, X, 31.
10. *Ibid.*, P. II, VI, 52.
11. « Et de pierres vivantes, l'édifice, se construit ainsi jusqu'à son achèvement », *Sanctae Hildegardis abbatissae opera omnia*, *in* Patrologie latine, t. 197, éd. par Jacques-Paul Migne, 1882.
12. *Scivias*, P. III, X, 31.
13. *Ibid*., P. III, II, 23.
14. Jean-Baptiste Pitra, *op. cit.*, *epistolae* n° 150.
15. *Le Livre des œuvres divines*, VIII, 1.
16. *Ibid*.
17. *Ibid.*, VIII, 2.
18. *Ibid.*
19. *Ibid.*
20. « Tous les projets divins furent ombre, avant que Dieu ne fût », *ibid.*
21. « L'amour et l'humilité sont ancrés dans la divinité la plus pure, ils sont les sources des fleuves de la béatitude », *ibid.*, VIII, 3.

22. *Ibid.*

23. *Ibid.*, VIII, 2.

24. *Ibid.*, IX, 1.

25. *Ibid.*, IX, 2.

26. *Ibid.*, X, 1.

27. *Ibid.*, X, 38.

28. *Ibid.*, X, 1.

La symphonie des harmonies célestes

Dès qu’elle devient oblate, Hildegarde est instruite par sa tutrice et abbesse Jutta de Sponheim. Cette dernière l’initie aux psaumes et au psaltérion décacorde, l’instrument qui lui permet de les chanter. À l’époque, toute éducation commence par le chant, notamment celui des prières. En outre, Hildegarde apprend les textes du psautier[1], de l’Évangile et des principaux livres de l’Ancien et du Nouveau Testament, sans en étudier l’interprétation des mots ni la division des syllabes, ni la connaissance des cas et des temps[2]. Cela devant lui permettre de célébrer – selon la Règle bénédictine *Ora et Labora* (« Prie et Travaille ») – les heures canoniales : les offices des laudes (au lever du soleil), de prime (première heure), de tierce (troisième heure après le lever du soleil), de none (la neuvième), les vêpres (en fin de journée) et les complies (avant le repos), qui sont entrecoupées de la messe, de la célébration de l’Eucharistie, des repas, du travail manuel, de réunions (hebdomadaires) en chapitre et d’un temps de sommeil. Aussi la moniale est très vite aguerrie à cette discipline dans

laquelle elle va se révéler particulièrement douée, inspirée une fois de plus par Dieu.

Les chants de la révélation divine

Après avoir contemplé les mystères divins, Hildegarde compose de la musique destinée à être chantée au cours des offices, pour louer Dieu. À diverses reprises les récits de la sainte indiquent clairement que les images se joignent aux concerts célestes. Vision et audition sont donc presque toujours mêlées. Dans le *Scivias* et *Le Livre des œuvres divines*, ne raconte-t-elle pas avoir entendu chanter les élus du Paradis[3] ? Un grand souffle musical traverse les deux ouvrages, dans lesquels la prose très imagée, au long élan, de Hildegarde rend un son proche des incantations et des prières. Aussi ce n'est pas un hasard si le *Scivias* s'achève sur un vrai final symphonique, dans la paraphrase enthousiaste du psaume 150[4] qui appelle tous les hommes à louer le Seigneur, par la voix des chalumeaux et des trompettes, par l'éclat des fifres et des tambourins. Quatorze hymnes sont ainsi reproduits dans sa dernière vision, correspondant aux divers chœurs qui se manifestent, dont celui des anges, des prophètes, des vierges, des apôtres ou encore des martyrs. Au total, on recense plus de

soixante-dix-sept compositions : des répons, des antiennes, des hymnes et des séquences, dédiés essentiellement à l'Esprit saint, à Marie, aux saints, etc.

Les chants composés par Hildegarde s'apparentent aux chants grégoriens. Néanmoins, comparées à ceux-ci, leurs mélodies sont plus amples et utilisent de plus grands pas harmoniques. En outre, des influences de musique populaire leur donnent une tonalité originale. La diversité de registres et d'arrangements musicaux manifeste la grande liberté de composition de l'abbesse. Les textes, associés aux chants, rendent également compte du don poétique de la sainte très attentive à la beauté de la création. Nulle part mieux que dans *La Symphonie des harmonies célestes*, elle n'épanche le lyrisme qui l'habite, puisqu'elle n'y est tenue ni de relater ce qu'elle a vu, ni de faire un commentaire dense et didactique, encore moins de prêcher et de convaincre. En voici quelques extraits :

De Sancta Maria

Ô tige et diadème
du Roi de pourpre,
forteresse enclose
comme une cuirasse.

Tes feuilles, tes fleurs
épanouies
en un tout autre échange, non comme Adam produisant tout le genre humain.

Salut, salut,
de ton ventre

une autre vie s’est produite que celle dont Adam
a dépouillé ses fils.

Ô fleur, tu n’as pas germé de la rosée ni des gouttes de pluie
et l’air ne s’est pas froissé au-dessus de toi : la clarté divine
t’a fait naître sur la tige la plus belle.

Ô tige, ta floraison
Dieu l’avait prévue
au premier jour de sa création.

Et par son Verbe
Il t’a faite matière d’or, ô Vierge de louange.

Ô que de forces
au flanc de l’homme
d’où Dieu a tiré
la forme de femme !
Il la fit miroir,
ornement de soi tout entier, embrassement de toutes ses créatures.

Et les orgues célestes
retentissent ravies,
la terre entière s’émerveille, ô Marie-la-louange,
car Dieu t’a beaucoup aimée.

Ô il faut pleurer il faut gémir !
La tristesse dans la faute avec le serpent pour conseiller a inondé la femme.

Car elle femme,
dont Dieu fit la mère de tous, a déchiré ses entrailles
aux blessures de l'ignorance et étendu sur sa descendance
la plénitude de la souffrance.

Mais, ô aurore,
de ton ventre
un nouveau soleil est né, lavant toutes les fautes d'Ève et la
bénédiction qu'il a donnée par toi l'emporte sur le mal
qu'Ève avait fait aux hommes.

Ô Sauveuse
qui as porté au genre humain la lumière nouvelle,
rassemble les membres de ton Fils en une harmonie de
ciel[5]*.*

Caritas abundat

L'amour
abonde en tout,
s'exhaussant de l'abîme
jusqu'au-delà des étoiles, amour d'extrême amour
en tout, car il a donné
au Roi suprême
un baiser de paix[6]*.*

L’âme est une « symphonie »

À la fin de sa vie, Hildegarde traverse une ultime et dure épreuve. Un jeune homme malade, excommunié, meurt à Bingen après s’être confessé à un prêtre et avoir reçu les derniers sacrements en privé, sa dernière volonté étant de recevoir une sépulture chrétienne. L’abbesse, qui a eu vent de cette histoire, accepte et fait enterrer ce dernier au couvent du Rupertsberg. Quelques jours après l’inhumation, elle reçoit une lettre des prélats de Mayence qui l’informe des fautes graves du jeune homme et l’exhorte à exhumer le corps. Convaincue de la légitimité de son acte, elle refuse la requête de ses supérieurs qui lui interdisent, pour la punir, de célébrer l’Eucharistie et de chanter les psaumes, qui doivent désormais être murmurés. Affligée, Hildegarde tombe malade. Elle prépare une célèbre plaidoirie dans laquelle elle loue la musique comme le moyen pour l’homme de réintégrer la voie céleste tracée pour lui par son Créateur et de le célébrer.

Dans sa lettre, elle établit la genèse de la musique qui est la réminiscence de la science ou connaissance divine, que l’homme a perdue après la chute. Aussi celle-ci a le

pouvoir de le détourner de l’accablement, que son bannissement du Paradis suscite parfois en lui, et de reconduire son âme, qui est « une symphonie », vers Dieu.

> *Rappelons comment l’homme a souhaité retrouver la voix du vivant Esprit qu’Adam avait perdue par désobéissance, lui qui, avant sa faute, étant encore innocent, avait une voix semblable à celle que possèdent les sages de par leur nature spirituelle […]. Cette ressemblance avec la voix angélique, qu’il avait au Paradis, Adam l’a perdue et, dans cet art dont il était doué avant le péché, il fut à ce point endormi que, s’éveillant comme d’un sommeil de ce qu’il avait vu en songe, il fut rendu ignorant et incertain après avoir été trompé par la suggestion du diable. Et, s’opposant à la volonté de son Créateur, il se trouva enveloppé dans les ténèbres de l’ignorance intérieure du fait de son iniquité. Mais Dieu, qui préserve pour la béatitude première les âmes des élus à la lumière de la vérité, en vint à décider de Lui-même que chaque fois qu’Il toucherait le cœur de certains hommes, en déversant sur eux l’Esprit prophétique, Il leur rendrait, en même temps que l’illumination intérieure, quelque chose de ce qu’Adam avait possédé avant le châtiment de sa désobéissance. […]*
>
> *Donc pour que l’homme puisse jouir de cette douceur et de la louange divine dont le même Adam jouissait avant sa chute, et dont il ne pouvait*

plus se souvenir dans son exil, pour l'inciter à les rechercher, les prophètes, instruits par ce même Esprit qu'ils avaient reçu, inventèrent non seulement des psaumes et des cantiques, qui étaient chantés pour augmenter la dévotion de ceux qui les entendaient, mais aussi divers instruments de musique, grâce auxquels ils émettaient de multiples sons afin que, tant des formes et des qualités de ces mêmes instruments que du sens des mots qu'ils entendaient et qui leur étaient répétés, éveillés et exercés par ces moyens, ils puissent être instruits intérieurement. C'est pourquoi des sages et des êtres studieux, imitant les saints prophètes, trouvèrent eux aussi certains genres d'instruments, grâce à leur art, pour pouvoir chanter selon la délectation de l'âme. Et ce qu'ils chantaient, grâce aux jointures de leurs doigts et aux flexions qu'ils pratiquaient, ils l'adaptèrent, rappelant Adam formé du doigt de Dieu, c'est-à-dire de l'Esprit saint, dans la voix de qui tout son d'harmonie et tout art de la musique, avant qu'il eût péché, étaient suavité ; s'il était demeuré dans l'état dans lequel il avait été formé, l'infirmité de l'homme mortel n'aurait pu aucunement supporter la force et la sonorité de sa voix[7].

Pour Hildegarde, le chant constitue une voie d'accès directe aux mystères divins, permettant au corps et à l'âme réconciliés de s'unir en Dieu. « Le corps est l'habit de l'âme,

qui donne vie à la voix. C’est pourquoi le corps doit élever la voix en accord avec l’âme pour louer Dieu […]. L’âme provient de l’harmonie céleste, elle est symphonique. Et souvent, à l’écoute d’un chant, l’homme soupire profondément et gémit. Cela rappelle au prophète que l’âme provient de l’harmonie céleste[8]. » Portée par la voix et/ou toutes sortes d’instruments, la musique ou « l’harmonie symphonique de la révélation divine » canalise et transforme les émotions humaines pouvant constituer des obstacles ici-bas. Elle adoucit les cœurs et modifie les humeurs. Elle appelle l’Esprit saint, dispensateur de la grâce divine ; grâce qui « enlève toute ombre qui enténèbre, rendant claires et lumineuses toutes les choses qui sont obscures à cause de l’infirmité de la chair[9] » et conduit à l’illumination. Aussi peut-elle être le support d’une expérience spirituelle d’une grande profondeur[10] et aider l’âme sur le chemin du salut. En outre, la musique est une manière de célébrer Dieu, de lui rendre grâce. L’abbesse insiste à plusieurs reprises sur ce point : l’accomplissement du salut de l’homme doit aboutir à la louange de Dieu, gage de sa totale dévotion à son Créateur. « […] car il est juste que celui qui désire la vie glorifie Celui qui est la vie[11]. »

Dans sa plaidoirie, Hildegarde rappelle que le diable, constatant que l’homme avait commencé à chanter, comprit aussitôt que ses propres machinations ne pourraient qu’échouer. Depuis, il tente de briser l’harmonie dans la préparation et l’exécution des chants. L’abbesse met donc en garde les prélats de Mayence, car entraver la célébration de l’office divin au monastère du Rupertsberg, c’est porter atteinte au rôle sacré de la musique, c’est concourir à

l’œuvre du diable. Elle va jusqu’à admonester sévèrement ceux qui lui imposent le silence. La punition sera levée à la suite de nombreuses lettres de Hildegarde à ses supérieurs, quelques mois seulement avant sa mort.

La *lingua ignota* ou le langage des anges

Parmi les diverses symphonies révélées par Dieu à Hildegarde, l'antienne 68 – *O orzchis Ecclesia* – est la seule, connue à ce jour, qui utilise dans sa totalité la *lingua ignota*, « la langue inconnue » [12].

O orzchis Ecclesia
armis divinis praecincta
et hyazintho ornata
tu es caldemia stigmatum loifolum
et urbs scientiarum.
O, o, tu es etiam crizanta
in alto sono et es chorzta gemma.

En voici la traduction :

« Ô illimite Église
ceinte d'armes divines
ornée de jacinthe
tu es arômase

des peuplesses blessées
et la cité de toute connaissance.
Ô, ô, tu es aussi inondoyée
en haute résonance,
et tu es une pierre lumillante[13]. »

La *lingua ignota* contribue à accroître le mystère qui auréole la sainte[14]. Elle se présente comme une liste de mille onze mots[15] construits à partir du latin, de l'allemand et du grec, écrits dans notre alphabet, traduits en latin (la langue de l'Église au Moyen Âge) et moyen haut-allemand (la langue parlée à l'époque dans l'Empire germanique). Elle est généralement associée à un alphabet de vingt-trois caractères[16] – qui correspondraient aux vingt-six lettres de notre alphabet moins le j, le v et le w –, dont chacun serait le fruit d'une transformation graphique des lettres latines[17]. Composée de noms et d'adjectifs, elle ignore les verbes. Citons en exemple : *Aigonz* qui signifie Dieu ; *aieganz*, ange ; *ziuienz*, saint ; *kelionz*, pape ; *morizin*, moine ; *phalischer*, reclus ; *ophalin*, temple, maison de Dieu ; *crizia*, église ; *jur*, homme ; *vanix*, femme ; *vrizoil*, vierge ; *hoil*, tête ; *milischa*, chevelure ; *luzeia*, œil ; *urzial*, main ; *pioranz*, clef ; *lanschil*, lutrin ; *diriz*, anneau ; *lucza*, outil ; *zineuel*, fil ; *bizbio*, clou ; *abiza*, maison ; *milizamiz*, image ; *durziol*, chevalier ; *garginz*, jardinier ; *scaliziz*, berger ; *firmaniz*, tailleur de pierre ; *tizzia*, aube ; *limix*, lumière ; *conchsis*, obscurité ; *vaccinaz*, semaine ; *mirzisil*, jeudi ; *bumbirich*, noisetier ; *lamschiz*, saule ; *orschibuz*, chêne ; *zizria*, cannelle ; *zusguel*, poivre ; *gluziaz*, menthe romaine ; *ruzia*, rose ;

chorischia, lis ; *aseruz*, chanvre ; *glackxa*, épeautre ; *laschiz*, aigle ; *sculez*, hibou ; *wiwia*, mésange.



Caractères de l’alphabet de Hildegarde de Bingen.

Jusqu’à aujourd’hui, l’étude de sa traduction latine ou allemande n’a guère permis autre chose qu’un simple classement dans lequel on recense 248 mots se rapportant aux outils de jardinage et aux ustensiles domestiques, 182 noms d’arbres et de plantes, 122 mots concernant les bâtiments ecclésiastiques, 120 mots portant sur l’anatomie du genre humain, 78 noms d’oiseaux, 70 noms de métiers, 36 mots concernant les périodes de l’année, 32 noms de maladies, 30 mots concernant l’Église, 25 mots portant sur les hiérarchies sociales, 26 mots sur les liens de parenté et 11 mots sur Dieu, ses serviteurs et le diable. Remarquons que Hildegarde attache beaucoup d’importance à tout ce qui touche la nature et le corps humain. En revanche, elle accorde une faible place à la religion et à Dieu. L’âme, omniprésente dans son œuvre, y est, par exemple, absente.

Cela est peut-être dû au fait que ce langage allégorique symbolise déjà des réalités divines en rapport avec la vie de l'âme, déposée en l'homme par Dieu.

Les interprétations sur la *lingua ignota* sont nombreuses. Certains auteurs l'identifient à une langue secrète destinée aux communications internes du monastère ou encore à un divertissement intellectuel. Sylvain Gouguenheim l'associe au langage utilisé par les vierges du Paradis, dont Hildegarde décrit le chant béni dans *Le Livre des mérites de la vie*[18]. Cette dernière hypothèse permet d'avancer que l'abbesse aurait peut-être essayé de restituer la langue originelle parlée par Adam avant la chute, lui permettant de converser avec les anges. Aussi « Retrouver cette langue, c'est le moyen de reprendre contact avec le temps des origines, celui où l'homme vivait dans le jardin de Dieu (d'où la place importante des termes relatifs aux outils de jardinage) [...] Hors d'atteinte des maux du siècle, des dangers inhérents à la vie sur terre[19]. »

Allons plus loin. Et si ce langage était destiné à réintégrer le Paradis ? S'il appartenait aux arcanes d'un enseignement mystique, voire initiatique, voué à agir sur l'âme humaine et l'élever vers le divin pour l'unir à Dieu[20] ? L'absence de verbes et de conjugaison, caractéristique de ce langage, élimine la possibilité d'évoquer des actions dans le temps. La *lingua ignota*, plus encline à définir des « états », échappe ainsi à la durée qui conditionne l'être humain, correspondant mieux au monde des origines qui ignore le temps et la mort. L'homme, attaché à la terre, apparaît ici comme le jardin qu'il faut cultiver pour faire fructifier les œuvres saintes, l'édifice qu'il faut bâtir et élever vers le

Très-Haut. Dans cette perspective, la *lingua ignota* cesse d'être une création futile ou insensée. Elle s'inscrit avec cohérence dans l'œuvre de Hildegarde pour qui langage poétique et musique permettent à l'être de se relier à sa dimension intérieure et cachée, en relation avec le monde supérieur des anges et de Dieu.

---

1. Le psautier est un recueil de psaumes, souvent associé à d'autres textes religieux comme un calendrier liturgique ou les litanies des saints.
2. Jutta avait négligé l'enseignement de la grammaire, portant son attention sur les textes eux-mêmes.
3. « […] je vis de l'air éclatant de lumière, dans lequel j'entendis, au-dessus de toutes les images que j'ai évoquées, toutes sortes de musiques merveilleuses, louanges pour des joies d'en haut, chantées par les citoyens qui persévèrent courageusement dans la voie de la vérité, plaintes des réprouvés regrettant ces mêmes joies, encouragements des vertus s'encourageant à sauver les peuples contre lesquels se dressent les stratagèmes du diable […]. Et ce concert, comme la voix d'une multitude, s'organisait en harmonie de louanges sur les degrés du ciel », *Scivias*, P. III, XIII, prologue.
4. Ce psaume est le dernier du psautier.
5. Rebecca Lenoir et Christophe Carraud, *La Symphonie des harmonies célestes*, Grenoble, Jérôme Millon, 2003, n° 20, p. 93-97.
6. *Ibid.*, n° 25, p. 107.
7. Lettre aux prélats de Mayence ; la traduction est de Régine Pernoud, *op. cit.*, p. 152-153.
8. Patrologie latine, *op. cit.*, lettre aux prélats de Mayence n° XLVII.
9. *Scivias*, P. III, XIII, 14.
10. Régine Pernoud écrit que la musique méditative garde un tranquille contrôle au sein même de l'extase et amène celui qui la chante à un développement de vie intérieure beaucoup plus qu'à des effets musicaux nouveaux, surprenants ou occasionnels ; *op. cit.*, p. 121.
11. *Scivias*, P. III, XIII, 16.
12. On compte également une antienne qui contient cinq mots de celle-ci.

13. *La Symphonie des harmonies célestes*, *op. cit.*, n° 68, p. 230-231.

14. La *Vie* et le prologue du *Livre des mérites de la vie* font allusion à la langue inconnue.

15. Arnaud de la Croix, *Hildegarde de Bingen. La langue inconnue*, Monaco, Alphée, 2008, p. 50.

16. Le codex 1016 de la *National Bibliothek* de Vienne fait apparaître les vingt-trois caractères de la langue secrète en marge des portées du *Kyrie* et de la pièce intitulée *O virga mediatrix*.

17. Arnaud de la Croix, *op. cit.*, p. 152. L'auteur s'inspire ici des thèses de Wilhem Grimm.

18. Les Vierges présentes au Paradis « comprenaient, connaissaient et parlaient une langue étrangère que personne d'autre ne connaissait ni ne pouvait tenter de mettre au jour », *Le Livre des mérites de la vie*, 6, 30.

19. Sylvain Gouguenheim, *La Sibylle du Rhin. Hildegarde de Bingen, abbesse et prophétesse rhénane*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 91.

20. « Ce besoin qu'a le langage révélé d'en haut à Hildegarde d'être affiné pour être audible par l'oreille humaine suggère que ce langage n'est non seulement pas d'origine humaine, mais encore qu'il paraîtrait inhumain à l'homme s'il n'était "poli", dégrossi », écrit Arnaud de la Croix, *op. cit.*, p. 173.

L’art de guérir

Quand Hildegarde n’est pas sur les routes en train de prêcher et de prophétiser, elle est au monastère, où elle se consacre corps et âme à son prochain. Elle assiste les moniales, prenant en compte leurs besoins corporels et spirituels. Elle soigne les malades, qui viennent de tout l’Empire germanique, leur administre ses propres remèdes. À son érudition et à sa générosité se mêle le merveilleux : les miracles se succèdent, asseyant l’autorité de la sainte. Elle guérit les fièvres, les tumeurs, les convulsions, les flux de sang[1]. Elle procède également à un exorcisme. Bien qu’elle n’ait pas reçu de formation scientifique, elle entreprend la rédaction d’un ouvrage sur les sciences naturelles et la médecine – deux disciplines étroitement liées au Moyen Âge –, divisé aujourd’hui en deux opus : *Le Livre des subtilités des créatures divines* (ou *Physique*) et *Les Causes et les Remèdes*.

Dans chacun d’eux, la nature – qui englobe l’être humain, l’animal, le végétal et le minéral – est observée pour elle-même. Hildegarde cherche à en découvrir les secrets pour les livrer à l’homme. Les maladies et les

remèdes sont ainsi passés en revue. Or l'abbesse n'est pas tant mue par la curiosité scientifique et la volonté de rassembler les différents éléments naturels que par le désir de replacer l'homme à sa juste place dans l'ordre de l'univers. En cela, l'œuvre naturaliste s'accorde à l'œuvre visionnaire, qui n'a d'autre but que d'aider celui-ci à vivre en harmonie avec le reste de la création, en accord avec Dieu. La signification et l'interprétation de ces traités restent en effet obscures si l'on ne prend pas en compte les deux niveaux de lecture subtilement imbriqués l'un dans l'autre, qui unissent les pôles terrestre et céleste, en renvoyant le corps à son rapport avec l'âme et ceux-ci à leur rapport avec le cosmos. Telle est la clé de la guérison de l'homme, qui consiste avant tout à se réconcilier avec lui-même, le monde et Dieu[2].

De la santé et de la maladie

Pour Hildegarde, l’état naturel de l’homme est la santé. La maladie est apparue après sa chute, suite à la faute originelle. En effet, Adam et Ève bénéficiaient d’une bonne santé. Ils ne connaissaient ni la maladie ni la mort. Cependant, sous la suggestion du serpent séducteur, ils entrèrent dans le monde de la dualité et héritèrent de la connaissance du bien et du mal. Cette rupture avec l’unité originelle les conduisit à l’exil. Ils connurent alors la souffrance et la mort. Sur le plan physiologique, la bile de l’homme d’un cristal étincelant devint noire, entraînant des désordres organiques et la viciation des humeurs, à la source des maladies. Néanmoins, grâce à l’Incarnation du Fils de Dieu et son sacrifice rédempteur, la voie vers l’union divine est à nouveau ouverte. En reprenant sa place dans la création, en remontant à la source créatrice, le fidèle peut alors recouvrer la santé physique, psychique et spirituelle. La guérison est donc possible. Dans cette optique, la médecine de Hildegarde est une science de la vie, qui repose sur l’adoption d’un comportement juste, l’aspiration à Dieu, et qui intègre la paix et la joie. Or si les plantes et

les animaux agissent conformément à la nature et ne contractent pas de maladies – en milieu naturel non pollué –, l'homme, lui, est libre de choisir de se conformer ou pas à l'ordre divin, dans lequel s'inscrit la santé ; la maladie étant la conséquence d'un désordre.

Partant du récit de la création et de la chute de Lucifer dans *Les Causes et les Remèdes* (Livre I), l'abbesse aborde la tension perpétuelle dans laquelle vit l'homme partagé entre le bien et le mal, les humeurs bonnes et mauvaises, la santé et la maladie, la vie et la mort, dans un univers lui-même écartelé entre des forces antagonistes régies par les vents et les divers éléments[3]. Elle insiste particulièrement sur le rôle des humeurs, génératrices de santé ou de maladie. Dans une de ses visions, elle décrit longuement leur fonctionnement. À l'image des vents du sud, de l'est, de l'ouest et du nord, qui régulent les forces cosmiques et régissent le mouvement de l'univers, elles pénètrent l'homme et conditionnent sa santé. Pour ce faire, elles utilisent le savant système des veines grâce auxquelles elles accèdent à tous les organes du corps tels que les entrailles, les reins, la rate, le sexe, etc. Comme les grands courants aériens qui régissent le climat par une bonne répartition des eaux dans le monde, les humeurs influent sur la santé en fonction du taux d'humidité dans le corps. Ainsi les maux de tête et l'épilepsie viennent d'une trop grande aridité dans le corps ; la mélancolie et la pleurésie, de trop de liquidité.

L'homme est entouré par les influences cosmiques comme « le croyant par les vertus ». Quand elles sont tempérées, il atteint l'équilibre et garde un corps sain, « sa

connaissance du bien et du mal prospère[4] ». Elles concordent alors avec les désirs humains, qui aspirent au ciel. Les pensées de l'homme, « que Dieu met en mouvement », se convertissent au bien, en se soumettant à « la dignité de ces vertus et de ces saints désirs[5] ». L'énergie des vents opère ainsi « la révolution » qui doit mener les désirs du croyant à s'harmoniser avec les vertus supérieures. « […] cette exhalaison vertueuse l'exhorte à la destruction du mal : autrement la conversion au bien ne serait pas possible […]. Tout le bien en effet qu'œuvre l'homme ne procède pas de son mérite, mais du don de la divine grâce […]. Lorsque l'homme contraint raisonnablement sa chair pour l'amour de Dieu, il exalte son esprit intérieur vers la béatitude[6]. » Néanmoins rien n'est plus difficile. La lutte est rude face aux vents changeants, aux effets contraires, qui secouent les humeurs. « Les humeurs de l'homme ne font que changer, et ses pensées, ébranlées par ces tourmentes et ces autres modes, le bercent dans une juste sécurité, le plongent dans la désespérance, l'exaltent parfois dans une dévotion juste[7]. » Face à l'incertitude dans laquelle le plongent les humeurs rebelles, l'homme est en proie à un « combat secret qui l'agite violemment[8] ». Sa science, qui se concentre dans « la force de la justice[9] », est alors éprouvée. La confusion et l'absence de discernement, qui s'opposent à l'entendement suprême, apparaissent là comme la cause première de tous ses maux tant psychiques que physiques. Néanmoins la crainte de la justice divine peut aider l'homme à se détourner du péché, à l'origine du mal et du dérèglement des humeurs ; « […] par le moyen de l'ouïe : elle le conduit

vers le bien ». Car « la science bonne, c'est une ouïe bonne qui la recueille, et grand est le zèle de l'homme, quand il s'agit de traiter et de dicter l'apport de la science bonne[10] ». L'abbesse attache beaucoup d'importance à ce sens humain, qui semble être le capteur de la divinité. Dès lors, « quand il a compris le bien et le mal, il enferme le bien dans le secret de son cœur et il rejette le mal loin de lui[11] ».

Hildegarde met l'homme face à sa dimension divine. Quand il l'oublie ou la refuse, il devient un être vulnérable, malade et soumis à la mort. Rebelle aux commandements divins, il est condamné à porter sa contradiction à travers l'Histoire. Il n'a aucune certitude, son action devient ambiguë et incertaine. Dans sa chute, il est sujet aux pires maux. Encombrés d'impuretés et d'humeurs néfastes, le corps et l'âme sont perturbés. La mélancolie, par exemple, naît de la « bile noire » qui induit la colère, la négativité et la violence. Symbole de la maladie, elle s'oppose à la viridité, la force naturelle de la vie qui mène l'homme vers la santé. La maladie apparaît là non pas comme un processus pathogénique, mais comme une déficience, un manque, une absence. Ainsi, retrouver, maintenir et protéger la santé est un travail quotidien et continu, spirituel, qui implique que le corps et l'âme s'accordent à la loi divine et aux desseins du Créateur. La nature humaine a besoin de l'action créatrice de l'homme. Création qui la met en ordre et en mouvement, participant à son salut et, par là même, à sa santé.

Les causes et les remèdes

Hildegarde envisage la santé à la fois sur le plan du corps et sur celui de l’âme ; l’un et l’autre étant interdépendants. C’est pourquoi la santé rejoint la sainteté, qui n’est rien d’autre que la santé de l’âme. En effet, si c’est l’âme qui confère l’énergie alimentant le corps et assure sa restauration, il est évident que la maladie du corps peut tirer son origine de l’âme qui « nourrit et abreuve l’homme intérieurement », l’aide à développer et affermir « ses différentes natures corporelles [...] »[12]. Inversement, la maladie de l’âme peut procéder du mauvais état du corps. C’est pourquoi une médecine qui ne tient pas compte de ce qui « emplit la chair et le sang, pour leur donner la vie » demeure à la surface des choses et ne peut pas prétendre guérir l’être totalement.

Pour mieux soigner le corps et l’âme de l’homme, Hildegarde essaye de mieux les comprendre. Dans *Les Causes et les Remèdes*, elle s’intéresse à la conception, au plaisir[13] et aux divers stades du développement de l’homme. Puis, elle classe l’être humain par tempérament :

les colériques, les sanguins, les mélancoliques et les flegmatiques – chaque catégorie d’hommes et de femmes appartenant à cette classification étant associée à un comportement sexuel spécifique. Les hommes sanguins ont, par exemple, « le cerveau chaud, une agréable couleur du visage, mêlée de blanc et de rouge, des veines solides emplies de sang, un sang épais, de couleur franchement rouge. Ils ont aussi en eux une humeur agréable qui n’est chargée ni de tristesse ni d’aigreur, et que l’aigreur de la mélancolie fuit et évite » ; « Quant au désir qui est dans leurs cuisses, il est plus venteux qu’igné et, pour cette raison, ils sont incapables d’abstinence, car le très grand vent qui est dans leurs cuisses apaise et modère en eux le feu[14] ». Les femmes mélancoliques « ont des chairs maigres, de grosses veines, des os moyens et du sang plus jaune que couleur de sang, sur le visage desquelles se mêlent le jaune et le noir. Celles-ci sont légères et hésitantes dans leurs pensées, moroses, se desséchant dans le chagrin, et elles sont de nature indolente, si bien que parfois elles sont malades de mélancolie. Elles souffrent d’un flux menstruel excessif et elles sont stériles, car elles ont une matrice faible et fragile[15] ».

Une attention toute particulière est apportée au cycle féminin et à la fécondité : la raison des règles, la conception, l’accouchement, les seins, l’arrêt du flux menstruel, etc.

> *La raison des règles. Lorsque le flux du désir pénétra en Ève, toutes ses veines se sont ouvertes en un fleuve de sang. C’est pourquoi toute femme*

a en elle des tourbillons de sang, si bien que, à l'image de la diminution et de l'augmentation de la lune, elle retient puis répand les gouttes de son sang, et que tous ses membres, qui sont parcourus de veines, s'ouvrent. Car, de même que la lune croît et décroît, de même le sang et les humeurs se purgent chez la femme, à l'époque des règles ; sans cela, elle ne pourrait résister, car elle est plus humide que l'homme, et elle tomberait dans de graves maladies[16].

L'abbesse précise et approfondit également le rôle des différents flegmes et humeurs dans la santé ou la maladie. Ainsi :

Le flegme sec est tiré de la chaleur du feu qui le fait naître ; l'humide, de l'humidité de l'air, l'écumant, du sang aqueux, et le tiède de la chair terrestre. Et si l'un d'entre eux se développe outre mesure dans un homme, c'est-à-dire s'il n'est pas adouci ou tempéré par un autre, il cause la perte de cet homme et l'affaiblit. Mais si chacun conserve exactement sa mesure, c'est-à-dire s'il est tempéré par un autre, et, de ce fait, contraint de garder correctement sa mesure, il donne à l'homme la santé et la lui conserve. […] il y a quatre humeurs, les deux dominantes sont appelées flegmes et les deux inférieures liqueurs. Celle des humeurs qui est dominante est plus abondante que celle qui vient ensuite d'un quart et d'un sixième ; et celle

qui vient ensuite est faite de deux parties et du reste de la troisième. C'est ainsi que l'humeur qui est première l'emporte sur la seconde : et on les appelle flegmes ; la seconde l'emporte sur la troisième et la troisième sur la quatrième, et toutes deux, c'est-à-dire la troisième et la quatrième sont appelées liqueurs. Et les plus élevées l'emportent en abondance sur les plus faibles, et les plus faibles modèrent l'abondance des autres par leur rareté. Et quand l'homme est dans cet état, il est dans la tranquillité. Mais lorsqu'une humeur quelconque excède sa mesure, l'homme est en danger[17].

Suite à cette explication, Hildegarde s'attarde longuement sur le dosage des humeurs et la conséquence de leur déséquilibre : la frénésie, la paralysie, l'égarement, la folie, le désespoir, la timidité, la sottise, la bonté, l'instabilité, l'obsession, la dureté, etc. Puis elle passe en revue les maladies de la tête, des viscères, des membres inférieurs, puis les maladies de la femme, les fièvres, les tumeurs, etc. Elle explique comment les yeux, le pouls, les urines, les selles, les fièvres et autres signes peuvent servir à déterminer l'état du patient. Ou encore comment le quantième du jour de naissance d'un individu détermine son caractère et son futur état de santé.

Après l'étude des causes des diverses maladies qui frappent l'homme, elle propose des remèdes dont l'efficacité repose entre les mains de Dieu, qui est « le grand médecin de toutes les maladies[18] ». « [...] car la grâce de Dieu permet qu'ils connaissent des changements de leur

état, si bien qu’ils sont parfois malades, parfois en bonne santé, parfois dans la crainte, parfois dans la confiance, parfois dans la tristesse, parfois dans la joie. Et Dieu répare en eux tout cela, si bien que, quand ils sont malades, Il leur donne la santé [...] [19]. »

La compréhension de la nature de l’homme, sa constitution originelle, son tempérament, ses humeurs sont les bases de la médecine de Hildegarde, qui traite autant le corps que l’âme. Ainsi le remède est tout à la fois matériel et spirituel.

Les subtilités de la nature et l'esprit de miséricorde

Dans *Le Livre des subtilités des créatures divines*, la nature est présentée comme une réserve inépuisable d'éléments dont il faut discerner les « subtilités ». Hildegarde s'applique ainsi à dégager l'essence cachée et à faire apprécier les vertus nutritives, préventives et curatives de 513 plantes, fruits, fleurs, pierres, métaux, etc. Là encore, elle distingue le tempérament de chaque plante, dont la qualité est chaude ou froide, sèche ou humide[20]. Les remèdes sont donnés sous forme de décoctions, enveloppements, pilules, poudres, lavements et fumigations, pour panser les blessures corporelles et affectives de l'homme. « Tous les éléments étaient à son service, car ils sentaient que celui-ci était vivant, et ils coopéraient avec lui à toutes, et lui coopérait avec eux[21]. »

Les aliments sont décrits comme une source de santé et de vitalité pour le corps, mais aussi comme une source de jouvence pour l'âme. Dans la longue liste établie par l'abbesse, il faut retenir, entre autres, l'épeautre « qui est

un excellent grain » ; « à celui qui le mange, il donne une chair de qualité, et fournit du sang de qualité. Il donne un esprit joyeux et met de l'allégresse dans l'esprit de l'homme ». Voici un exemple de remèdes qui utilise cette céréale : « Si quelqu'un est si affaibli que sa faiblesse l'empêche même de manger, prendre des grains entiers d'épeautre, les faire cuire dans de l'eau, en ajoutant de la graisse ou du jaune d'œuf ; de la sorte, il aura meilleur goût et sera consommé plus facilement : en donner au malade pour qu'il en mange, et, comme un bon et sain onguent, cela le guérit de l'intérieur[22]. » Le fenouil « rend le cœur joyeux » ; celui qui en mange « chaque jour à jeun diminue le phlegme et la décomposition, adoucit l'odeur de son haleine, et s'assure une bonne vue grâce à sa bonne chaleur et à ses bonnes propriétés [...]. Celui qui ne peut trouver le sommeil à cause de quelque contrariété peut, à condition que l'on soit en été, faire cuire du fenouil et deux fois autant de millefeuille : retirer l'eau et placer ces herbes encore chaudes sur le front et la tête, puis mettre un linge par-dessus [...]. Si une femme souffre beaucoup au cours d'un accouchement, faire cuire dans de l'eau, lentement et avec précaution, des herbes parfumées comme le fenouil et l'asaret ; rejeter l'eau et mettre les herbes encore chaudes autour de ses cuisses et sur son dos ; les entourer d'un linge avec précaution pour que la douleur disparaisse et que son ventre s'ouvre plus facilement et de façon moins douloureuse[23] ». Les châtaignes sont utiles « contre toute faiblesse qui est dans l'homme » ; « le cerveau s'en nourrit, les nerfs se fortifient, et ainsi passera le mal de tête. [...] Le châtaignier est très chaud et, à cause de sa chaleur, il

possède de grandes vertus car il symbolise la modération et tout ce qu’il contient est utile contre toutes sortes de faiblesses » [24].

Pour souscrire aux lois de l’équilibre qui constitue la santé, Hildegarde conseille à l’homme d’éviter les surcharges alimentaires et humorales (affectives). En ce sens, elle préconise le jeûne, la purge et la diète du corps, comme celle des sens. Néanmoins, chez elle, le jeûne ne correspond pas à l’interruption de toute prise d’aliments, mais à l’aménagement d’un programme alimentaire réduit et adapté à son tempérament ou son état de santé. En raison de l’unité essentielle de l’homme, il est évident que ce qui purifie le corps purifie aussi l’âme, et *vice versa*. La purification corporelle libère l’âme de ses entraves matérielles et la dégage de l’emprise des passions mondaines, pour lui permettre de trouver sa respiration en Dieu. À leur tour, les sens maîtrisés cessent de tyranniser l’homme. Dès lors, sa vie spirituelle peut s’épanouir dans l’amour du Christ et la sagesse. Précisons bien que Hildegarde ne pousse pas l’homme à des mortifications exagérées, tant elle est attentive à la voie du juste milieu. Elle l’encourage, au contraire, à un mode de vie équilibré. En outre, elle ne prône pas une vie éthérée et désincarnée. Le corps est très important chez elle ; il joue un rôle déterminant. Soumis aux lois de la destruction et de la déchéance, il n’en est pas moins le siège de l’âme et le lieu privilégié de la rencontre avec le divin.

L’abbesse insiste par ailleurs sur tout ce qui réjouit l’homme, apte à le maintenir de bonne humeur et donc en bonne santé. Réceptive à l’harmonie et à la beauté de la

nature, elle en fait les gages de son bien-être et de son épanouissement. « Le parfum de la première poussée des lis et celui de leurs fleurs, écrit-elle, réjouissent le cœur de l'homme et suscitent en lui de justes pensées[25] » ; de même la lavande contribue à donner « une connaissance pure et un esprit pur[26] ». Aussi elle considère que la terre ne lui a rien donné d'inutile ou de vil. Chaque pierre précieuse et semi-précieuse possède sa propre vertu curative. Matérialisées par le Créateur pour sa joie et sa santé, elles apparaissent le quatrième jour de la création, après la naissance des arbres et des plantes. Voici d'où elles tiennent leur puissance : « Dieu avait orné le premier ange de pierres précieuses ; ce même Lucifer, les voyant resplendir dans le miroir de la divinité, en reçut la science et apprit qu'en elles Dieu voulait accomplir beaucoup de merveilles. Alors son esprit s'enfla d'orgueil, parce que l'éclat des pierres qui étaient sur lui resplendissait en Dieu, et il crut qu'il avait autant et même plus de puissance que Dieu. Alors, son éclat s'éteignit. […] Dieu n'accepta pas que l'éclat et la puissance de ces pierres précieuses disparurent : Il voulut les voir demeurer sur la terre, objets d'honneur et de bénédiction, et utiles en médecine[27]. » Les pierres précieuses portent en elles le reflet de la divinité et sont dépositaires de son pouvoir de protection et de guérison. Elles peuvent ainsi aider l'homme à agir plus justement envers Dieu et son prochain. Pour cette raison, elles doivent être utilisées à bon escient par celui-ci. La calcédoine, par exemple, apporte la paix et favorise la parole. Elle « écarte les maladies de l'homme et lui donne un esprit très résistant à la colère : il devient même d'un caractère si paisible qu'on

ne pourra en aucun cas obtenir de lui qu'il fasse injustement du mal à quelqu'un qui aura cherché à provoquer sa colère ». Par ailleurs, elle est utile si l'on veut « avoir un solide talent pour parler et proclamer avec sagesse ce que l'on veut dire[28] ». Le diamant est utile aux « gens, qui, par leur nature et par la faute du diable, sont remplis de méchanceté ; ils gardent généralement le silence et ont le regard perçant ; de temps en temps, ils perdent pour ainsi dire la tête, puis reviennent rapidement à eux. Que ces gens-là mettent souvent, ou même toujours, un diamant dans leur bouche : telle est sa vertu, et si grande sa force qu'il étouffe le mal et la méchanceté qui se trouvent en eux […]. Le diable déteste cette pierre parce qu'elle résiste à sa puissance. C'est pourquoi, jour et nuit, il lui manifeste son hostilité[29] ». L'améthyste est la pierre de la méditation, de l'altruisme et du sacrifice de soi ; elle procure la maîtrise et la sagesse, d'où son usage mystique et religieux. Si Hildegarde recommande de la tremper dans de l'eau et de s'en frotter le visage pour obtenir la peau douce et une belle couleur, elle invite aussi le malade à s'en servir pour une autre raison en ces termes : « Si, sous l'effet d'une tumeur récente, quelqu'un vient à enfler en une partie quelconque de son corps, qu'il mouille une améthyste avec sa salive et en frotte l'emplacement de la tumeur. Celle-ci diminuera, puis disparaîtra[30]. »

Un principe éthique d'usage thérapeutique s'ajoute à toutes ces recettes pratiques. En effet, l'art de guérir de Hildegarde est un service curatif porté par l'esprit de miséricorde. La miséricorde s'incarne, entre autres, dans le souci du prochain. Elle s'exprime ainsi : « Mon cœur est si

plein que j'apporte mon aide à chacun, car je suis arrivée avec ce *Fiat* d'où provient toute créature qui aide les hommes. […] j'apporte la santé à ceux qui sont malades parce que je suis le soulagement de la douleur, et que mes paroles sont bienveillantes […][31]. » Liée à la sagesse, elle s'oppose également à la dureté du cœur, qui ne bouge pas et qui ne fait que regarder dans le vide. Voici comment elle s'adresse à la figure froide et égoïste : « Les plantes fleuries offrent leur odeur aux autres plantes, la pierre fait refléter son éclat sur les autres pierres, et toutes les créatures montrent leur attachement à ce qu'elles connaissent. De surcroît, toutes les créatures rendent service aux hommes, et c'est de bon cœur qu'elles accomplissent cela pour sa plus grande joie[32]. » Empli de miséricorde, l'homme peut ainsi contribuer à la guérison de son prochain.

---

1. Le Livre III de la *Vie* répertorie quelques récits de guérison.
2. Dans son introduction à la *Vie*, Charles Munier attire l'attention du lecteur sur le « détournement spectaculaire de l'œuvre hildegardienne », notamment à travers une médecine qui s'inspire de ses travaux, mais qui reste néanmoins le fruit des expériences thérapeutiques de leurs auteurs.
3. Notons la part faite aux astres et leur influence, à travers l'évocation d'étranges planètes dénommées *Oculus*, *Pauper* (toutes les deux invisibles pour les hommes), *Pupilla*, *Vesper*, *Comes*, dans lesquelles on serait bien en peine de retrouver les planètes connues – sauf peut-être pour les deux dernières qui correspondraient à Vénus et à Mercure.
4. *Le Livre des œuvres divines*, III, 1.
5. *Ibid.*, III, 6.
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*, III, 9.
8. *Ibid.*, III, 8.

9. *Ibid.*, III, 9.
10. *Ibid.*, III, 10.
11. *Ibid.*
12. *Ibid.*, IV, 103.
13. « Chez la femme, le plaisir ressemble au soleil qui répand sur la terre sa chaleur de façon agréable, douce et continue, pour en faire naître les fruits […] quand le plaisir se lève chez la femme, il est plus léger que chez l'homme, car il n'y a pas en elle un feu de la même espèce que chez l'homme », *Les Causes et les Remèdes*, *op. cit.*, p. 99.
14. *Ibid.*, p. 94-95.
15. *Ibid.*, p. 113.
16. *Ibid.*, p. 128.
17. *Ibid.*, p. 70.
18. *Scivias*, P. I, III, 30.
19. *Les Causes et les Remèdes*, *op. cit.*, p. 71.
20. Cette classification remonte aux données aristotéliciennes.
21. Pierre Monat et Claude Mettra, *Le Livre des subtilités des créatures divines*, Grenoble, Jérôme Millon, 1988-1989, rééd. 2011, p. 21.
22. *Ibid.*, p. 25.
23. *Ibid.*, p. 52.
24. Patrologie latine, *op. cit.*, 1126 B.
25. *Le Livre des subtilités des créatures divines*, *op. cit.*, p. 34.
26. *Ibid*.
27. *Ibid.*, p. 122.
28. *Ibid.*, p. 132.
29. *Ibid.*, p. 137.
30. *Ibid.*, p. 134.
31. *Le Livre des mérites de la vie*, 1, 8.
32. *Ibid.*

Le dernier voyage de Hildegarde de Bingen

Vers la fin de sa vie, Hildegarde n'a plus de force. Elle reste constamment alitée. Son corps chétif et affaibli ne peut plus la porter. Les conflits avec le chapitre de Mayence et la perte d'êtres proches – de Volmar, tout d'abord, de son frère Hugo, venu l'assister après le décès de Gottfried, et de Hiltrud de Sponheim, la nièce de Jutta, présente tout au long de sa vie – ont fini de l'épuiser. Convaincue que sa mission est remplie, elle réclame désormais le repos éternel. Elle reçoit dans une ultime vision le jour exact de sa mort – grâce qui la classe parmi les plus grands mystiques de toutes les époques – qu'elle prédit à ses moniales quelques jours auparavant. Ainsi, le 17 septembre 1179, Hildegarde quitte ce monde dans la nuit, les yeux rivés sur le ciel étoilé. On peut lire dans la *Vie*, achevée par le moine Théoderich d'Echternach peu après la mort de l'abbesse, la description éloquente de son dernier voyage :

> *[…] au-dessus de la maison, où la vierge sainte rendit son âme à Dieu aux premières heures du crépuscule de la nuit du dimanche, deux arcs-en-ciel colorés, très*

lumineux, apparurent au firmament, qui se dilatèrent aux dimensions de routes immenses, s'étendant vers les quatre parties de la terre, le premier du nord au sud, le second de l'orient vers l'occident. Mais au zénith, là où les deux arcs se rejoignaient, une vive lumière émergeait, de la grandeur du cercle lunaire. Et cette lumière, s'étendant au loin, semblait chasser de la maison les ténèbres de la nuit. Dans cette lumière une croix rutilante apparut, d'abord petite, mais qui ensuite grandit jusqu'à devenir immense ; autour d'elle on apercevait des cercles innombrables, de diverses couleurs, dans lesquels naissaient de petites croix rutilantes, chacune dans son cercle. Et lorsque ces croix se furent déployées au firmament, dans le sens de la largeur elles s'étendaient davantage vers l'orient et, vers la terre, elles semblaient s'incliner du côté de la maison dans laquelle la vierge sainte était décédée, et elles illuminaient toute la montagne. Il faut croire que, par ce signe, Dieu voulut montrer de quelle lumière éclatante il illuminait dans les cieux sa bien-aimée[1].

Sous la plume de ses biographes, Hildegarde vient de connaître la splendeur des mystères divins. Les phénomènes lumineux par lesquels « Dieu fit connaître clairement, au moment de son passage, quel était son mérite auprès de Lui[2] » constituent un topos usuel de l'hagiographie médiévale. Ils marquent en effet le chemin vers le ciel. En ce sens, les anneaux de lumière sont comparés à des routes qui s'inclinent d'une part vers le couvent de Hildegarde, d'autre part vers l'orient. La profusion des détails, caractéristique de cette description

qui embrasse toute l’étendue de la voûte céleste, rappelle à l’évidence les visions de Hildegarde les plus spectaculaires : elle constitue une digne apothéose de la vie de la sainte et confère une dimension cosmique au récit de sa mort. Les deux autres thèmes hagiographiques récurrents sont l’avènement de guérisons survenues auprès du corps de la défunte et la suave odeur émanée de sa tombe[3].

---

1. *Vie*, L. III, XXVII.
2. *Ibid.*
3. Charles Munier, *op. cit.*, p. 62-63.

Bibliographie succincte

Œuvres de Hildegarde de Bingen

Scivias, trad. et prés. par Pierre Monat, Paris, Les Éditions du Cerf, 1996 ; rééd. 2004.

Le Livre des mérites de la vie, trad. de Lys-Marie Angibeaud, Saint-Benoît-du-Sault, Éditions bénédictines, 2012.

Le Livre des œuvres divines, trad. et prés. par Bernard Gorceix, Paris, Albin Michel, 1982 ; rééd. 1989 et 2011.

La Symphonie des harmonies célestes, suivi de l'*Ordo virtutum*, trad. et prés. par Rebecca Lenoir et Christophe Carraud, Grenoble, Jérôme Millon, 2003.

Louanges, trad. et prés. par Laurence Moulinier, Paris, La Différence, 1990.

Le Livre des subtilités des créatures divines (*Physique*), trad. par Pierre Monat et prés. par Claude Mettra, 2 vol., Grenoble, Jérôme Millon, 1988-1989 ; rééd. 2011 (1 vol.).

Les Causes et les Remèdes, trad. et prés. par Pierre Monat, Grenoble, Jérôme Millon, 1997 ; rééd. 2007.

Lettres (1146-1179), trad. et prés. par Rebecca Lenoir, Grenoble, Jérôme Millon, 2007.

Nova sanctae Hildegardis opera, in *Analecta sacra Spicilegio Solesmensi parata*, t. VIII, éd. par Jean-Baptiste Pitra, Mont-Cassin (Italie), 1882.

Hildegardis Bingensis Epistolarium, in *Corpus christianorum. Continuatio mediaevalis*, vol. XCI, XCIa et XCIb, éd. par Lieven Van Acker, Turnhout (Belgique), Brepols, 1991-2001.

Sanctae Hildegardis abbatissae opera omnia, *in* Patrologie latine, t. 197, éd. par Jacques-Paul Migne, Paris, 1882.

Sur la vie et l’œuvre de Hildegarde de Bingen

La Vie de sainte Hildegarde de Bingen et les actes de l’enquête en vue de sa canonisation, trad. et prés. par Charles Munier, Paris, Les Éditions du Cerf, 2000.

Arnaud de la Croix, *Hildegarde de Bingen. La langue inconnue*, Monaco, Alphée, 2008.

Audrey Fella, *Hildegarde de Bingen, la sentinelle de l’invisible*, Paris, Le Courrier du Livre, 2009.

Sylvain Gouguenheim, *La Sibylle du Rhin. Hildegarde de Bingen, abbesse et prophétesse rhénane*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996.

Daniel Maurin, *Sainte Hildegarde. La santé entre ciel et terre*, Saint-Julien-en-Genevois, Jouvence éditions, 2001.

Régine Pernoud, *Hildegarde de Bingen, conscience inspirée du XIIe siècle*, Paris-Monaco, Éditions du Rocher, 1994 ; rééd. 1995.